

Les enquêtes de Maximime et Vincent

9 - la méfiance est de mise



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture : montage personnel
Photo libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015
septembre 2019

Introduction

Quand les gaudrioles vont bon train, la police perd ses plumes !

Quand le chat n'est pas là, les souris dansent !

Pour Raoul Petit mieux connu sous Stéphane Dafflon, c'est bien la même chose, même si les mots sont différents. Et ce n'est certes pas au goût de tout le monde. Maximine Delaroche en a pris plein la figure, et il se sent dépassé.

Vincent Dupertuis est trop bien coincé entre ces deux phénomènes. Il est encore jeune, il s'amuse à les voir jouer au chat et à la souris.

Affaires à suivre, donc...

Chapitre 1 : Monsieur Dujardin

À Berne, Maximine Delaroche est de retour dans ses quartiers. Il s'est assez fait blouser par le grand Stéphane Dafflon. Maximine en a marre de courir après un fantôme qui se joue de lui légalement.

Comment peut-on en arriver à ce stade d'ingéniosité ?

S'il a rencontré Stéphane, eh oui, sur le moment, Maximine n'avait pas les preuves pour le prendre. Malgré tout, pour lui, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais dans toutes les affaires, si Stéphane en arrivait à narguer Maximine, lui, il n'avait tout au plus que des soupçons, des présomptions... et avec ça, la justice ne peut rien n'y faire.

Avec l'affaire du diamant bleu, dont Maximine a beau retourner tout cela dans tous les sens sans pour autant trouver la finalité puisque le diamant est resté sur la victime, les clients plaignants ne l'entendent pas ainsi, et ils souhaitent engager un autre enquêteur de renom. Est-ce qu'un éminent anglais ou français saurait être à même de pincer le grand Stéphane ?

Maximine ne lui donne pas plus de chance qu'il en a eue pendant toutes ces années d'enquêtes. Il a donc cherché et donné aux Comte et Comtesse de Crozon les coordonnées de Monsieur Charles Dujardin en France.

Après le dénouement de l'affaire, s'il en est une, Vincent est allé gronder Stéphane dans son repère personnel. Il lui demande un répit qui lui est accordé, et il annonce aussi la probable venue de l'emblématique Du Jardin que Stéphane ne connaît pas du tout, et pour lui, rien ne change. Toujours dans sa bonne humeur, il prend même le pari qu'il s'amusera tout autant. Cette réplique annonçait encore de bons moments, et Vincent lui rappelle qu'il ne sera probablement pas de la partie. Après ça, Vincent s'en retourne chez lui, et il ne lui en a pas fallu plus pour qu'il sombre dans un sommeil réparateur de plusieurs heures.

...

Au lendemain, Stéphane avait un air de celui qui n'est pas tranquille. La venue d'un enquêteur étranger, Français de surcroît, ne lui plaisait pas du tout. Il devait en savoir plus sur cet homme, et faute de savoir qui il est par les méthodes ordinaires, il a rappelé Vincent, et il l'a invité au restaurant. Vincent avait d'autres choses à faire qu'à se remettre en quête d'informations.

...

La semaine suivante, Vincent se rend au lieu du rendez-vous. Il s'installe et il attend son homme...

...: Monsieur est-il seul ?

V: Navré, j'attends quelqu'un...

...: Moi aussi... puis-je m'asseoir ?

V: Non... je ne vous connais pas...

...: J'insiste...

V: Très bien...

...: Je m'appelle Bernard Buisson...

V: Vincent...

...

B: C'est magnifique, tout de même... dans ce monde moderne, avec toute cette technologie, on arrive à se donner rendez-vous et ne pas s'y trouver...

V: C'est vite fait d'être en retard... les routes sont de plus en plus engorgées de voitures...

B: Hélas, vous avez raison... mais un coup de fil, c'est toujours aussi facile !

V: En conduisant, c'est risqué !

B: Vous avez encore raison... un message, alors...

V: Pire encore...

B: Mais quand vous devez attendre...

V: Si vous êtes arrêté, c'est différent...

B: J'ai l'impression que vous connaissez le sujet...

V: Pas qu'un peu...

...

B: Seriez-vous de la police ?

V: En effet...

B: Tiens donc... la personne que j'attends en fait partie aussi, et sachant qu'il arrive de Berne...

V: Hin ?

B: Les oies sauvages sont en retard, cette année...

V: Le... les... les canards sont restés au marais...

...

B: Eh bien, Vincent...

V: Stéphane, c'est toi ?

B: Bernard Buisson... s'il te plaît...

V: Bernard... Stéphane... tu as encore décidé de changer de nom ?, et c'est quoi, ce déguisement ?

B: Tu ne veux pas que je me montre au grand jour, tout de même...

...

...: Que désirent ces messieurs ?

B: Ce que vous voulez, mais ni viande ni alcool...

V: Moi, le menu du jour et une eau plate...

...: Bien...

...

Le serveur s'éloigne...

V: À nouveau végétarien ?

B: De plus en plus, mon cher...

V: Par goût ?, par croyance ?, par habitude ?

B: Par hygiène !

V: C'est ça, et jamais d'infraction ?

B: Oh !, si... quand je vais dans le monde...

pour ne pas me singulariser...

V: C'est une idée de Camélia ?

B: Silence, morveux !

V: Excusez-moi, Monsieur...

B: C'est vrai aussi...

...

Ce genre de rendez-vous arrangé en quelque coin de la Normandie était encore rare, heureusement.

Et si Stéphane, ou Bernard en l'occurrence, s'y montre toujours d'une verve intarissable, il est heureux de vivre, simple et bon enfant, et toujours, c'est une anecdote imprévue, un souvenir, le récit d'une aventure que Vincent ignorait.

Ce jour-là, il riait et bavardait avec un entrain singulier, et cette ironie fine qui lui est spéciale, ironie sans amertume, elle était légère et spontanée.

C'était plaisant que de le voir ainsi...

B: Eh ! oui, j'ai de ces jours où tout me semble délicieux, où la vie est en moi comme un trésor infini que je n'arriverai jamais à épuiser. Et Dieu sait pourtant que je vis sans compter !

V: Trop, peut-être !

B: Le trésor est infini, te dis-je ! Je dépense et je gaspille, je jette ma jeunesse aux quatre vents, et puis, ma vie est vraiment si belle... je n'aurais qu'à vouloir, n'est-ce pas, pour devenir du jour au lendemain, que sais-je... orateur, chef d'usine, homme politique... eh bien, je te le jure, jamais l'idée ne m'en viendrait ! Stéphane Dafflon, je suis et je reste, et je cherche vainement dans l'histoire, une destinée comparable à la mienne, mieux remplie, plus intense...

V: Napoléon ?

B: Oui, peut-être... mais alors un Napoléon moderne qui écrasait tous ces politiciens véreux.

Quelle honte, n'empêche !

V: Et Charles Du Jardin ?

B: Qui ça ?

V: Ne m'as-tu pas demandé des informations sur lui ?

B: Ah oui, l'enquêteur français que je ne connais pas du tout !

V: Que veux-tu savoir ?

B: Qui il est, comme je sais qui est Maximine Delaroche... et toi, Vincent Dupertuis... C'est bizarre, tout de même, je n'ai jamais entendu parler de lui...

V: Parce que tu crois que Maximine et moi, nous sommes connus en France ?

...

B: Hum... tu as encore raison... alors, raconte à tonton Buisson...

V: Eh dis donc...

B: Non, moi, c'est Bernard !

...

Vincent sourit... et il raconte tout ce qu'il a pu avoir comme information sur le fameux personnage, ainsi qu'une photo. Pour ce qui est de son arrivée...

Jamais, malgré la formidable curiosité qu'il inspire, jamais Vincent ne s'est permis d'interroger Stéphane Dafflon sur ses actes répréhensibles, mais uniquement sur sa vie privée. Aussi, même si une question devait tomber au sujet du diamant bleu, il se tairait...

B: Savais-tu que le journal Le Temps publie également une interview de cet excellent Delaroche, d'après laquelle une certaine dame blonde qui serait mon amie, aurait assassiné Bernard Grunder et tenté de soustraire à Madame de Crozon sa fameuse bague ? Et bien entendu, il m'accuse d'être l'instigateur de ces forfaits...

...

Un léger frisson agita Vincent. Était-ce vrai ?

Devait-il croire que l'habitude du vol, son genre d'existence, la logique même des événements avaient entraîné cet homme jusqu'au crime ? Vincent l'observe. Stéphane semble si calme avec des yeux qui vous regardent si franchement ! Son regard s'est distrait ensuite sur ce qui pourrait être la cause, Stéphane a des mains d'artiste.

Quant à Dujardin...

B: Charles Dujardin... j'avoue que celui-ci me semble de taille, mais c'est justement ce qui me passionne et le pourquoi tu me vois de si joyeuse humeur. Pense au plaisir que doit éprouver un lutteur de ma sorte à l'idée d'un duel. Enfin !, je vais être obligé de m'y employer à fond ! car, je ne le connais pas encore...

V: Il est fort, paraît-il...

...

B: Je vais voir ça. Seulement, j'ai un avantage sur lui, c'est qu'il attaque et que, moi, je me défends. Mon rôle est plus facile. En outre, il ne connaît pas ma façon de me battre, et je lui réserve quelques bottes secrètes qui le feront réfléchir...

...

Il tapotait la table à petits coups de doigt, et lâchait de menues phrases d'un air ravi....

B: Stéphane Dafflon contre Charles Dujardin...

Ah !, le malheureux... il ne se doute pas que je suis préparé... et un Stéphane Dafflon averti...

V: En vaux deux, n'est-ce pas, Bernard Buisson ?

...

Il s'interrompt subitement, secoué par une quinte de toux, et il se cache la figure dans sa serviette, comme quelqu'un qui a avalé de travers... et après s'être remis, il demande à Vincent de regarder du côté de l'entrée...

Vincent fait un effort sur lui-même.

Maximine et Charles entraîent.

Bernard a bien cru que Vincent avait parlé, mais il ne savait pas qu'ils seraient là, et pas déjà aujourd'hui. Maximine avait repéré Vincent. Cette rencontre ne manquait pas de piquant.

Ils se présentent. Charles était accompagné de Monsieur Brun... qui s'était dit, en entrant, qu'il pouvait être Stéphane Dafflon... et présente ses excuses pour cette maladresse. Au bout d'un instant, il appelle le serveur qui accourt. Charles Dujardin commande des bières pour chacun. Sitôt après, tous sont assis à la même table, et ils se sont mis à causer tranquillement. Charles Dujardin est un homme... comme on en rencontre tous les jours. Âgé d'une quarantaine d'années, il ressemble à un brave bourgeois qui aurait passé sa vie, devant un bureau, à tenir des livres de comptabilité. Rien ne le distingue d'un honnête citoyen de Paris, ni ses petits favoris roux, ni son menton rasé, ni son aspect un peu lourd, rien, si ce n'est ses yeux terriblement aigus, vifs et pénétrants.

Et puis, c'est Charles Dujardin, c'est-à-dire une sorte de phénomène d'intuition, d'observation, de clairvoyance et d'ingéniosité. Tout de suite, comme Stéphane Dafflon, enfin, Bernard Buisson, l'interrogeait sur la durée de son séjour, il a mis la conversation sur son terrain véritable.

Bernard avait ainsi connaissance de l'emploi du temps de Charles. Il ne pouvait pas mieux faire.

Son souci était maintenant de prendre en main l'enquête, et pour cela, Maximine allait devoir faire un gros effort.

Pour Bernard, c'était la chose la plus passionnante que de voir ces hommes en sa présence, les coudes sur la table, discutant gravement et posément comme s'ils avaient à résoudre un problème ardu.

Maximine a donc étalé ses données sur les affaires. Bernard se délectait, intérieurement. Le plus cocasse était donc le diamant bleu, et selon Charles, Stéphane Dafflon l'avait bien sûr dérobé et remplacé.

Tous sont demeurés un instant silencieux, puis, très simplement, les yeux fixés sur le Français, Bernard le félicite pour cette brillante déduction. Le Français a été flatté de l'hommage d'un tel connaisseur, mais il suffisait de réfléchir. Pour son enquête, il pense aller voir sur les lieux. Pour conclure, il se donne dix jours pour arrêter ledit Stéphane Dafflon...

B: Dieu vous entende, Monsieur...

...

Le regard qu'ils échangèrent a été très profond, sans provocation d'une part ni de l'autre. Là, Bernard Buisson se lève et demande à prendre congé, et pour plaisanter, il leur donne rendez-vous dans dix jours. Ils le saluaient tous courtoisement.

Et Stéphane Dafflon saisissant le bras de Vincent, l'entraîne dehors... puis il referme la porte du restaurant et s'arrête quelques pas plus loin. Vincent le sermonne pour l'avoir enlevé de la sorte. Bernard allume une cigarette, et la jette. Il remercie Vincent pour l'entrevue, puis il s'en va, franchit la chaussée et rejoint deux hommes qui venaient de surgir de l'ombre, comme appelés par un signal.

Il s'entretient quelques minutes avec eux sur le trottoir opposé, puis il revient... juste pour dire à Vincent qu'il va avoir bien des choses à faire durant une semaine. Il le salue et il s'en va à nouveau. Vincent retourne à l'intérieur.

Les quatre enquêteurs ont changé de table pour prendre un repas d'affaires. Beaucoup plus tard, Charles Dujardin doit s'en aller retrouver le comte et la comtesse.

Vincent et Maximine pouvaient payer la note et s'en aller. Dehors, Charles Dujardin et Achille Brun ont fait le point. Charles n'avait pas besoin d'aide, aussi, il donne ordre à Achille de s'enquérir de la chambre et de s'installer avec leurs bagages. Brun, tout fier du rôle important qui lui était assigné, s'en va. Charles Dujardin s'est rendu à la gare où le comte et la comtesse de Crozon étaient déjà là. Il se contente de les saluer, et ils sont allés à la salle d'attente, lieu idéal pour ne pas être surveillés. Il demande la bague. La comtesse la lui donne. Charles l'examine avec minutie.

Il confirme alors que le diamant est faux. La comtesse réplique que son diamant est vrai... le sien, oui, mais pas celui-ci, car il est comme si l'on avait fondu des morceaux de verre pour refaire un diamant de forme et de couleur identique. Elle réplique à nouveau pour demander où se trouve son diamant. Il était en possession de Stéphane Dafflon, bien sûr. Interdite, bouleversée, la comtesse se taisait, tandis que son mari, incrédule, tournait et retournait le bijou en tous sens. Elle finit par balbutier... et Charles la reprend pour lui dire que quoi qu'il en soit, le vrai diamant est la clé et qu'il le retrouvera.

Charles a gardé le faux diamant. Pour la suite des opérations, puis, il prie Monsieur et Madame de se référer à Monsieur Delaroche.

Le Français s'en va... et il se précipite dans un taxi.

Ayant acquis la certitude qu'il n'était pas suivi, il a fait arrêter la voiture au début de la rue, et il a demandé au chauffeur de l'attendre. Il s'est livré ensuite à un examen minutieux de la maison de Maître Dougoud et des deux maisons voisines. À l'aide d'enjambées égales, il mesurait certaines distances, et inscrivait des notes et des chiffres sur son carnet. Il reprend le taxi. Au coin de l'avenue, il a payé son dû, puis il a suivi le trottoir jusqu'au 134.

Et là, il a recommencé les mêmes opérations devant l'ancien hôtel Bernard Grunder et les deux immeubles de rapport qui l'encadrent, mesurant la largeur des façades respectives et calculant la profondeur des petits jardins qui précèdent la ligne de ces façades. L'avenue était déserte et très obscure dans l'épaisseur des ténèbres de cette soirée.

Un réverbère projetait une pâle lumière sur une partie de l'hôtel, et Charles Dujardin voit alors la pancarte « à louer » suspendue à la grille.

Deux allées incultes encerclaient la menue pelouse, et les vastes fenêtres vides de la maison prouvaient qu'elle était inhabitée. C'est vrai que depuis la mort Bernard, il n'y a plus de locataires. Visiter lui aurait bien plu. Il suffisait que cette idée l'effleure pour qu'il veuille la mettre à exécution. La hauteur de la grille rendant impossible toute tentative d'escalade. Il sort alors de sa poche une lampe de poche et une clé du genre passepartout qui ne le quittait jamais.

À son grand étonnement, un des battants est entrouvert. Il se glisse donc dans le jardin en ayant pris soin de ne pas refermer le battant.

Mais il n'avait pas fait trois pas qu'il s'arrête...
 À l'une des fenêtres du second étage, une lueur était
 passée. Et la lueur repasse à une deuxième fenêtre et
 à une troisième, et sans qu'il puisse voir autre chose
 qu'une vague silhouette qui se profile.

Puis du second étage, la lueur descend au premier, et,
 longtemps, visiblement ou supposément, erre de pièce en pièce.
 Qui diable peut se promener à une heure du matin dans
 la maison où Bernard Grunder a été tué ?
 Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, sauf de s'y introduire
 lui-même. Il n'hésite pas. Au moment où il traversait
 la bande de clarté que lançait le lampadaire pour gagner
 le perron, l'inconnu dans la maison a dû l'apercevoir, car
 la lueur s'est éteinte soudainement, et il ne l'a pas revue.

Sur le perron, devant la porte, doucement, il appuie sur
 la porte qui était également ouverte. N'entendant aucun bruit,
 il se risque dans l'obscurité. Il rencontre la poignée de
 la rampe et monte timidement un étage. Et toujours le même
 silence, les mêmes ténèbres. Arrivé sur le palier, il pénètre
 dans une pièce et il s'approche de la fenêtre que blanchissait
 un peu la lumière de la nuit. Alors, il aperçoit dehors
 l'homme qui était sans doute descendu par un autre passage.
 Il se faufilait à gauche, le long des arbustes qui bordent
 le mur de séparation entre les deux jardins.

C: " Fichtre, il va m'échapper ! "

...

Il dégringole l'étage et franchit le perron afin de lui couper
 toute retraite, mais il ne voit personne, et il lui a fallu
 quelques secondes pour distinguer dans le fouillis des arbustes
 une masse plus sombre qui n'était pas tout à fait immobile.

Il réfléchit. Pourquoi l'individu n'avait-il pas essayé de fuir ? Devenirait-il là pour surveiller à son tour l'intrus qui l'avait dérangé dans sa mystérieuse besogne ?

C: "En tout cas, ce n'est pas Stéphane Dafflon, car il serait plus adroit. C'est quelqu'un de sa bande..."

...

De longues minutes s'écoulaient. Charles ne bougeait pas non plus, l'oeil fixé sur l'adversaire qui l'épiait. Comme cet adversaire ne bougeait pas davantage, et que Charles n'était pas homme à se morfondre dans l'inaction, il vérifie son revolver et dégaine. Il marche droit sur l'ennemi avec cette audace froide, et ce mépris du danger qui le rendent si redoutable. Un bruit sec...

L'individu aimait-il lui aussi son revolver ?

Charles se jeta brusquement dans le massif. L'autre n'a pas eu le temps de se retourner. Charles était déjà sur lui. Il y a eu une lutte violente, désespérée. Charles devinait l'effort de l'homme. Il exaspérait l'idée de sa victoire prochaine, le désir fou de s'emparer, dès la première heure, de ce complice de Stéphane Dafflon, il sentait en lui des forces irrésistibles.

Il renverse son adversaire, pèse sur lui de tout son poids, et l'immobilisant de ses mains sur la gorge du malheureux... Et de sa main libre, il cherche sa lampe de poche, et projette la lumière...

C: Brun !?

A: Cha...ar...les ?

...

Ils demeuraient longtemps l'un près de l'autre sans échanger une parole, tous deux anéantis. Charles ne bougeait pas, les cinq doigts toujours agrippés à la gorge de Brun qui exhalait un râle de plus en plus faible. Et soudain, Charles, envahi d'une colère, lâche son ami, mais pour l'empoigner par les épaules et le secouer avec frénésie. Brun finit par lui d'ire qu'il avait reçu un message. Il sort de sa poche un papier plié et le lui tend...

À la clarté de sa lampe de poche, Charles lit avec stupeur:

« Brun, hors du lit, et filez avenue Henri-Martin.

La maison est vide. Entrez, inspectez, dressez un plan exact, et retournez vous coucher. Charles Dujardin. »

Charles a aidé son compagnon à se relever et en l'entraînant une autre fois... pour lui dire de faire plus attention, et de vérifier son écriture. Achille commençait déjà à entrevoir la vérité, que le message n'était pas de son chef, mais peut-être, le fruit de Stéphane Dafflon...
Quoi !?, déjà ?

Sur ce, Achille avait envie de retourner à l'hôtel. Charles l'y invite et le suit, mais voilà t'y pas que la grille est fermée... à clé. Charles ébranle la porte de toute sa vigueur, puis comprenant la vanité de ses efforts, laisse tomber, découragé. Achille comprenait qu'ils étaient pris comme dans une souricière, et Charles n'aimait pas trop cette entrée en matière.

Et c'était sans compter que, soudain, l'une des fenêtres du premier étage était illuminée. Ils s'élançèrent tous deux au pas de course, chacun par un escalier, et se retrouvent en même temps à l'entrée de la chambre éclairée.

Au milieu de la pièce brûlait un bout de bougie.
 À côté, il y avait un panier, et dans ce panier,
 une bouteille de vin, des cuisses de poulet frites et
 la moitié d'un pain de sésame.

Charles Dujardin éclate de rire... il trouvait tout cela
 très drôle, mais Achille était quelque peu désincliné.
 Charles commençait à percevoir la finesse du filou qui leur
 avait tendu ce piège. Quelle imagination !
 À force d'humour et de sarcasmes, Charles a pu ranimer
 ce pauvre Achille et profiter du repas avant que la bougie
 meure... et leur sommeil sera bien triste.

...

Au matin, Achille Brun s'éveille, courbaturé et transi
 de froid. Un léger bruit attire son attention. À genoux,
 courbé en deux, Charles observait à la loupe des grains
 de poussière et il relevait des marques de craie blanche,
 presque effacées, qui formaient des chiffres qu'il inscrivait
 sur son carnet.

Puis escorté de Achille, que ce travail intéressait
 d'une façon particulière, il étudie ensuite chaque pièce,
 et dans deux autres, il constate les mêmes signes à la craie.
 Il note également deux cercles, une flèche, et quatre
 chiffres sur quatre degrés d'escalier. Au bout d'une heure,
 Brun demande si les chiffres sont exacts...

De telles découvertes avaient rendu sa belle humeur
 à Charles... Achille déclare que le nombre de laines de
 parquet est le bon et que celles marquées d'un rond sonnent
 bien creux. Charles le regarde, émerveillé. Achille s'est
 alors senti gonflé de joie... car c'est lui qui avait fait
 cela en fonction de ses instructions reçues avec le papier.

Fort de ces informations, Charles déclare qu'il est donc temps de s'en aller. Cependant, la porte de la grille est fermée. Charles lui dit qu'ils n'auront qu'à appeler au secours ! Quelle humiliation !, lui répond Achille.

C'est le risque à prendre, toutefois, selon Charles, l'homme qui a apporté le panier de provisions n'a pas traversé le jardin ni à son arrivée ni à son départ...

Cela veut dire qu'il existe une autre issue.

À 11 heures, Charles et Achille ont été délivrés...

et conduits au poste de police le plus proche, où le commissaire, après les avoir sévèrement interrogés, les relâchait avec une affectation d'égards tout à fait exaspérante. Le chef pensait tout de suite qu'ils allaient avoir une triste opinion de leur accueil. C'est bien la faute à ce Stéphane Dafflon qui manque vraiment d'égards.

Une voiture les a ensuite ramenés à leur hôtel.

Achille Brun demande alors la clé de sa chambre...

et après quelques recherches, l'employé répondit, très étonné... qu'il avait en réalité donné congé par courrier, apporté ce matin par son ami... dont il présente la carte de visite que l'employé avait gardée. C'était bien une de ses cartes de visite, et, sur la lettre, c'était bien son écriture...

Quant aux bagages, emportés par l'ami, comme demandé dans ladite lettre. Que voulez-vous ?

C'est comme ça quand on perd la tête !

Ils repartent tous deux à l'aventure, silencieux et lents.

Un joli soleil d'automne éclairait cette journée. L'air était doux et léger. Charles allume une cigarette et il se remet en marche.

Brun s'exclame qu'il ne comprend pas comment Charles peut être aussi calme, alors qu'ils sont le fruit d'un jeu pas très honnête. Charles lui répond qu'il réfléchit afin de trouver la parade à de telles facéties pour rattraper Stéphane Dafflon, ou pour être, comme lui, en avance.

À 18 heures le site internet du 24 Heures publiait cet entrefilet :

« Ce matin, Monsieur Thénard, commissaire de police a libéré Messieurs Charles Dujardin et Achille Brun, enfermés par les soins de Stéphane Dafflon dans le bâtiment du défunt Monsieur Grunder, où ils avaient passé une excellente nuit. Allégés en outre de leurs valises, ils ont déposé une plainte contre Stéphane Dafflon qui, pour cette fois, s'est contenté de leur infliger une petite leçon, les supplie de ne pas le contraindre à des mesures plus graves. »

La conclusion était bien simple...

A: Eh bien... quel sans-gêne !

C: Bah !, des gamineries ! C'est le seul reproche que j'adresse à Stéphane Dafflon... un peu trop d'enfantillages... la galerie compte trop pour lui... il y a du garruche dans cet homme !

...

A: Ainsi donc, vous allez toujours garder ce même calme ?

C: Toujours le même calme...

A: Et vous pensez le pincer ?

C: J'y compte bien, et tu vas encore m'aider !

A: Je suis venu pour ça, mais là...

C: Serais-tu déjà déconcerté ?

A: Oh, pas loin !

C: Reprends-toi, et vite !

A: Il me faudrait une bonne tisane...

...

Mais là, Charles Dujardin avait un certain accent où grondait la plus effroyable colère...

C: À quoi bon m'irriter ? Je suis tellement sûr d'avoir le dernier mot !

...

Achille n'a pas vraiment eu peur, mais il a tout de même été un peu surpris. Cependant, il faut bien avouer que dans un tel moment, il y a de quoi se mettre en colère.

Chapitre 2 : Des lueurs dans les ténèbres

Charles Dujardin et Achille Brun sont en Suisse, à Lausanne pour enquêter sur Stéphane Dafflon qui semble-t-il, aime se jouer de la police alors qu'il cambriole. Dans la dernière affaire douteuse qui a cours, il y a un élément qui intrigue: Maximine Delaroche n'ayant pas trouvé le pourquoi du comment a donc laissé entendre que Stéphane Dafflon était dans le coup.

Pour lui, c'est l'homme de toutes les situations insolubles. Pourtant affecté à la police scientifique avec Vincent Dupertuis qui le seconde, les enquêtes débordent, et celles insolubles leur sont confiées. Quand ils sont à deux pas des lieux, autant aller y jeter un oeil.

Avec la dernière affaire inaboutie, les lésés se sont décidés pour faire appel au grand détective français Charles Dujardin. Sera-t-il à la hauteur ?, ou seront-ils à la hauteur, puisque Achille Brun l'accompagne. Il y a peu, ils se sont tous deux fait prendre dans une souricière.

Si bien trempé que soit le caractère d'un homme, et Dujardin est de ceux qui la mauvaise fortune n'a guère de prises, il y a des circonstances où le plus intrépide éprouve le besoin de rassembler ses forces avant d'affronter de nouveau les chances d'une bataille. Tout l'après-midi, le Français le passait à fumer et à dormir. Ce n'est que le lendemain qu'il commençait ses opérations... avec une marche.

Dujardin a eu trois longues entrevues: l'une avec Maître Dougoud d'abord, dont il a étudié l'appartement dans ses moindres détails; puis avec Suzanne Gerbois à laquelle il avait demandé de venir et qu'il interrogeait sur la Daine blonde; et avec la sœur Auguste enfin, retirée au couvent des Visiteuses depuis l'assassinat Bernard Grunder.

À chaque visite, Brun montait la garde dehors, et chaque fois il demandait ce qu'il en était. Charles était content, il se voyait sur la bonne voie.

Ils ont visité les deux immeubles qui encadrent l'hôtel de l'avenue Henri-Martin, puis s'en vont jusqu'au Chemin des Délices, et tandis qu'il examinait la façade du numéro 25... il lui paraissait évident qu'il y avait un ou des passages entre ces maisons. Au fond de lui, et pour la première fois, Achille doutait de la toute-puissance de son génial collaborateur... Pourquoi parlait-il tant et agissait-il si peu ?

Dujardin répondait qu'il leur fallait aussi étudier le terrain pour mieux connaître l'homme, sachant qu'il est finaud, et que cela ne le gêne pas de mettre la police en défaut de manière sarcastique.

Et là... un cri...

Quelque chose venait de tomber à leurs pieds, un sac à moitié rempli de sable, qui aurait pu les blesser grièvement. Dujardin lève la tête au-dessus d'eux, des ouvriers travaillaient sur un échafaudage accroché au balcon du cinquième étage... Il leur crie son mécontentement. Mais Charles s'interrompt, puis bondit vers la maison, escalade les cinq étages, sonne, fait irruption dans l'appartement au grand effroi des locataires, il passe sur le balcon... où... il n'y avait personne !

Il demande où sont les ouvriers... et on leur dit qu'ils viennent juste de sortir.

Dujardin se penche à une fenêtre. Il voit deux hommes qui sortaient de la maison... et qui sont montés dans une voiture et partent... Fichtre ! Il demande depuis quand étaient là ces ouvriers. On leur dit qu'ils étaient là depuis ce matin, et que ce n'était pas les mêmes que la veille.

Dujardin descend et rejoint Brun. S'il avait pu le sermonner, il l'aurait fait, mais Brun avait eu un peu le même réflexe à surveiller l'escalier sans penser qu'il y en avait un autre. Ainsi, ils rentraient mélancoliquement et cette seconde journée qui se terminait dans un mutisme morne.

...

Le lendemain, le programme était identique.

Ils se sont installés sur le même banc de l'avenue Henri-Martin, et au grand désespoir de Brun qui ne s'amusait pas du tout, ç'a été une interminable attente vis-à-vis des trois immeubles. Charles espérait juste qu'il se passe quelque chose qui ne soit pas ordinaire.

Malheureusement, un seul incident a rompu la monotonie de cette matinée, mais de façon plutôt désagréable.

Le chien d'un monsieur a fait un écart et il est allé vers le banc où ils étaient assis, de sorte qu'il s'est frotté contre Dujardin qui a vite réagi en voulant le frapper, mais Achille l'a vu faire, et il l'a très vite arrêté dans son élan en lui disant qu'il allait se faire mordre.

Le monsieur avait un peu de peine à récupérer son chien, et il s'est éloigné.

Dujardin a vite rouspété pour insinuer qu'il s'agissait d'un complice que Stéphane Dafflon. Il tremblait de colère. Brun ne voyait pas de complice en toutes les personnes qui passaient. L'après-midi a été morose. Ils ne s'adressaient pas la parole. À 17 heures, comme ils faisaient les cent pas dans le chemin des Délices, tout en ayant soin de se tenir éloignés des maisons, trois jeunes ouvriers qui chantaient et se tenaient par le bras les heurtaient et voulaient continuer leur chemin sans se désunir.

Dujardin, qui était de mauvaise humeur, s'y est opposé, et il y a eu une courte bousculade. Dujardin s'est mis à cogner les jeunes gens qui, sans insister davantage, s'éloignaient. Ça lui avait fait du bien de se défouler, mais en voyant Brun appuyé contre le mur, tout pâle, il s'est vite inquiété.

Achille lui montre son bras droit qui lui faisait mal... que malgré tous ses efforts, il ne parvenait plus à le remuer. Charles le palpa, doucement d'abord, puis de façon plus rude, « pour voir le degré exact de la douleur ».

Pas loin, une pharmacie. Ils s'y rendent. Brun n'était pas bien. Le pharmacien et ses aides s'empressent. Il constatait que le bras était cassé, et tout de suite, il était question d'hôpital, d'urgence, et d'opération. Secoué par la souffrance, Brun s'est mis à pousser des hurlements de douleur...

Dans ce même temps, Charles le rassure, et ajoute que c'est évidemment Stéphane Dafflon qui a fait le coup... et subitement, brusquement, il lâche le bras, ce qui causait à Brun un tel sursaut de douleur que l'infortuné s'est évanoui pour de bon...

En se frappant le front, il se met à marmonner de petits bouts de phrase... qui expliquaient un moment d'intense réflexion, et pour terminer, il dit à Brun qu'il sera content. En remerciant le pharmacien, il laisse Brun en plan, il s'en va en courant jusqu'au numéro 25. Au-dessus et à droite de la porte, il y avait, inscrit sur l'une des pierres:
« Destranges, architecte, 1875 ».

Au 23, même inscription. Jusque-là, rien que de naturel. Mais là-bas, avenue Henri-Martin, que lirait-il ? Charles court encore et happe un taxi. Il demande à aller à l'avenue Henri-Martin, au numéro 134, et il offrait un joli pourboire au chauffeur s'il daignait aller encore plus vite !

Quelle a été angoisse au détour de la rue !
Était-ce un peu de la vérité qu'il avait entrevu ?
Sur l'une des pierres de l'hôtel, ces mots étaient gravés:
« Destranges, architecte, 1874 ».

Sur les immeubles voisins, même inscription:
« Destranges, architecte, 1874 ».

Le contrecoup de ces émotions a été tel qu'il s'est affaissé quelques minutes au fond de la voiture, tout frissonnant de joie. Enfin, une petite lueur vacillait au milieu des ténèbres !

Alors, il prend son téléphone et appelle le château de Crozon. La comtesse a répondu...

C: Allo !, est-ce vous, Madame ?

CC: "Monsieur Dujardin, tout va bien ?"

C: Très bien, mais en toute hâte, veuillez me dire... allo...
un mot seulement...

CC: "Je vous écoute."

C: Le château de Crozon a été construit à quelle époque ?

CC: "Oh, il a été brûlé une fois, et reconstruit..."

C: Par qui ?, et en quelle année ?

CC: "Une inscription au-dessus du porchon porte ceci:

« Lucien Destranges, architecte, 1877 »..."

C: Merci, Madame, au plaisir...

...

Il est reparti, content de sa découverte. Il s'est aussi mis en quête d'un mois de connexion gratuite au réseau, car oui, ça se trouve quand on a de la chance... Il consulte sur internet, le dictionnaire Wikipédia et trouve la biographie de l'intéressé:

« Lucien Destranges, né en 1840, Grand-Prix de Rome, officier de la Légion d'honneur, auteur d'ouvrages très appréciés sur l'architecture... etc.. »

Il retourne ensuite à la pharmacie, et de là, à l'hôpital où l'on avait transporté son ami Brun. Sur son lit de torture, le bras emprisonné dans un atèle, grelottant de fièvre, il divaguait. Charles lui crie victoire, mais Brun avait quelques pages de retard... et demande s'il a trouvé des cendres de cigarettes. Charles lui apprend qu'il a trouvé le lien qu'il y a entre les trois demeures... soit historiquement, le même architecte.

Brun pensait que c'était simple. Peut-être, mais avec des plans comportant de nombreuses similitudes, il est facile de comprendre comment Stéphane Dafflon a pu s'en tirer facilement. Charles ne tenait pas en place, exubérant et joyeux contre son habitude... et dire qu'il aurait aussi pu avoir le bras cassé...

Brun se contentait de frissonner à cette horrible supposition...

C: Que cette leçon nous profite ! Voyez-vous, notre grand tort a été de combattre Stéphane Dafflon à visage découvert. Il n'y a que demi-mal, puisqu'il n'a réussi qu'à vous atteindre...

A: Et que j'en suis quitte pour un bras cassé...

C: Alors que les deux pouvaient l'être. En plein jour et surveillé, je suis vaincu. Dans l'ombre, et libre de mes mouvements, j'ai l'avantage !

A: Dites, Delaroche pourrait vous aider, maintenant...

C: Jamais ! Le jour où il me sera permis de dire que Stéphane Dafflon est là, voici son gîte, et voici comment il faut s'emparer de lui, j'irai relancer Delaroche à l'une des deux adresses qu'il m'a données.

D'ici là, j'agis seul !

A: Et son ami... Vincent, je crois...

C: Non, non... laissons-les à leurs affaires...

...

Il s'approche du lit, pose sa main sur l'épaule de Brun qui est naturellement malade, et il lui dit...

C: Soignez-vous, mon cher camarade. Votre rôle consiste désormais à occuper deux ou trois hommes de Stéphane Dafflon, qui attendront vainement, pour retrouver ma trace, que je vienne prendre de vos nouvelles. C'est un rôle de confiance !

A: Je vous en remercie, je mettrai tous mes soins à le remplir consciencieusement, mais d'après ce que je comprends, vous ne reviendrez plus ?

C: Pour quoi faire ?

...

A: Bon, c'est vrai que je vais aussi bien que possible.

Alors, un dernier service, Charles, ne pourriez-vous me donner à boire ?

C: À boire ?

A: Oui, je meurs de soif, et avec ma fièvre...

C: Mais comment donc ! Tout de suite...

...

Il sert un verre à son ami, et sans plus attendre, il s'en va. C'est ainsi lorsque l'on a une idée fixe qui se trouve être comme le bouton d'une fleur qui s'épanouit au grand jour pour prendre toute la saveur de cette nouvelle journée. Charles Dujardin s'en va en ville, et avec le métro, c'est encore facile de se rendre rapidement du haut en bas de la ville. Il entre dans un bâtiment et, rapidement, le secrétaire regarde l'individu qui venait d'entrer. Il avait l'aspect d'un homme à cheveux gris, mal rasé, et dont la redingote noire, d'une propreté douteuse, se conformait aux bizarreries d'un corps que la nature avait singulièrement disgracié.

C: Monsieur Carlton est-il ici ?

...: Monsieur Carlton est ici, ou n'y est pas.

Ça dépend... Monsieur a-t-il sa carte ?

...

Monsieur n'avait pas sa carte, mais il avait une lettre, et le secrétaire a dû la porter à Monsieur Carlton, lequel donnait l'ordre que l'on amène auprès de lui le nouveau venu. Il est donc introduit dans une immense pièce en rotonde qui occupe une des ailes du bâtiment et dont les murs étaient recouverts de livres, et l'architecte lui dit...

MC: Vous êtes Monsieur Stickmann ?

S: Oui, Monsieur...

MC: Mon secrétaire m'annonce qu'il est malade et vous envoie pour continuer le catalogue général des livres qu'il a commencé sous ma direction, et plus spécialement le catalogue des livres allemands. Vous avez l'habitude de ces sortes de travaux ?

S: Oui, Monsieur, une longue habitude...

...

Il avait répondu avec un fort accent. Dans ces conditions, l'accord a vite été conclu, et Monsieur Carlton, sans plus tarder, s'est mis au travail avec son nouveau secrétaire. Charles Dujardin était dans la place.

Pour échapper à la surveillance de Stéphane Dafflon et pour pénétrer dans le bâtiment où Monsieur Carlton habitait avec sa fille Clotilde, l'illustre détective avait dû faire un plongeon dans l'inconnu, accumuler les stratagèmes, s'attirer, sous les noms les plus variés, les bonnes grâces et les confidences d'une foule de personnages, bref, vivre pendant 48 heures une vie plus compliquée.

Comme renseignements, Charles savait ceci:

Monsieur Carlton est architecte, lui aussi, et petit fils de Lucien Destranges; Monsieur Carlton, de santé médiocre et désireux de repos, s'était retiré des affaires et vivait parmi les collections de livres qu'il a réunies sur l'architecture. Nul plaisir ne l'intéressait, hors le spectacle et le maniement des vieux tomes poudreux.

Quant à sa fille Clotilde, elle passait pour originale. Toujours enfermée, comme son père, mais dans une autre partie du bâtiment, elle ne sortait jamais.

Il inscrivait ses impressions sur un registre des titres de livres que Monsieur Carlton lui avait donné... À côté ou en parallèle, il n'hésitait pas à consulter attentivement les livres pour peut-être découvrir le secret des trois maisons... et d'autres, sans doute.

Dans un sens, Monsieur Carlton était en quelque sorte complice de Stéphane Dafflon ! Cet homme vénérable, petit fils d'un officier, travaillant aux côtés d'un cambrioleur... l'hypothèse n'était guère admissible. Le Français s'acharnait...

Avec son flair prodigieux, avec cet instinct qui lui est particulier, il sentait un mystère qui rôdait autour de lui. Cela se devinait à de petites choses qu'il n'a pu préciser, mais dont il subissait l'impression depuis son entrée ici même.

Le matin du deuxième jour, il n'avait encore fait aucune découverte intéressante. À 14 heures, il aperçoit pour la première fois Clotilde Carlton qui venait chercher un livre dans la bibliothèque.

C'était une femme d'une trentaine d'années, brune, de gestes lents et silencieux, et dont le visage gardait cette expression indifférente de ceux qui vivent beaucoup en eux-mêmes. Elle échangeait quelques paroles avec Monsieur Carlton, et se retira sans même avoir regardé Dujardin. L'après-midi a été long, monotone.

À 17 heures, Monsieur Carlton annonce qu'il sortait. Dujardin restait seul sur la galerie circulaire accrochée à mi-hauteur de la rotonde. Le jour s'atténuait. Il se disposait, lui aussi, à partir, quand un craquement s'est fait entendre, et, en même temps, il a eu la sensation qu'il y avait quelqu'un dans la pièce.

De longues minutes s'ajoutèrent les unes aux autres.
 Et soudain, il frissonne: une ombre émergeait de
 la demi-obscurité, tout près de lui, sur le balcon.
 Était-ce croyable ? Depuis combien de temps
 ce personnage invisible lui tenait-il compagnie ?
 Et d'où venait-il ?

Et l'homme descend les marches et se dirige du côté
 d'une grande armoire de chêne. Dissimulé derrière
 les étoffes qui pendaient à la rampe de la galerie,
 à genoux, Dujardin observe, et il voit l'homme qui fouillait
 parmi les papiers dont l'armoire était encombrée.
 Que cherchait-il ?

Et voilà tout à coup que la porte s'ouvre et que
 Mademoiselle Carlton entre vivement, en disant
 à quelqu'un qui la suivait...

CC: Alors, décidément, tu ne sors pas, père ?...
 En ce cas, j'allume... une seconde... ne bouge pas...
 ...

L'homme a repoussé les battants de l'armoire et il s'est
 caché dans l'embrasure d'une large fenêtre dont il tire
 les rideaux sur lui.
 Comment Mademoiselle Carlton ne l'a-t-elle pas vu ?
 Comment ne l'entendait-elle pas ?

Très calmement, elle presse le bouton et laisse passer
 son père. Ils s'asseyent l'un près de l'autre. Elle prend
 le volume qu'elle avait apporté et elle se met à lire...

CC: Ton secrétaire n'est donc plus là ?

MC: Non... tu vois...

CC: Tu en es toujours content ?

MC: Toujours... toujours...

...

Elle avait dit cela comme si elle ignorait la maladie du véritable secrétaire et son remplacement par Stickmann. La tête de Monsieur Carlton ballotait de droite et de gauche. Il s'endort. La jeune fille lisait.

Un moment s'écoule, mais un des rideaux de la fenêtre a été écarté, et l'homme se glissait le long du mur, vers la porte, mouvement qui le faisait passer derrière Monsieur Carlton et en face de Clotilde, et de telle façon que Dujardin a pu le voir distinctement. C'était Stéphane Dafflon.

Le Français frissonne de joie. Ses calculs étaient justes, il avait pénétré au cœur même de la mystérieuse affaire, et Stéphane Dafflon se trouvait à l'endroit prévu.

Clotilde ne bougeait pas, cependant, il était inadmissible qu'un seul geste de cet homme lui échappe.

Stéphane Dafflon touchait presque à la porte, et déjà, il tendait le bras vers la poignée, quand un objet tombe d'une table, frôlé par son vêtement.

Monsieur Carlton se réveille en sursaut...

Stéphane Dafflon était déjà devant lui, le chapeau à la main, et souriant...

MC: Maximine Bermond, ce cher Maximine ! ...

Quel bon vent vous amène ?

MB: Le désir de vous voir, ainsi que Mademoiselle Carlton...

MC: Vous êtes donc revenu de voyage ?

MB: Juste hier...

MC: Et vous nous restez pour le repas ?

...

MB: Non, j'ai déjà rendez-vous au restaurant avec des amis...

MC: Demain, alors ? Clotilde, insiste pour qu'il vienne demain. Ah !, ce bon Maximine... justement, je pensais à vous ces jours-ci...

CC: C'est vrai ?

...

MC: Oui, je rangeais mes papiers d'autrefois, dans cette armoire, et j'ai retrouvé notre dernier compte...

MB: Quel compte ?

MC: Celui de l'avenue Henri-Martin...

MB: Comment ! Vous gardez ces paperasses ?

À quoi bon ? ... Le chantier est fini !

MC: En effet, en effet...

...

Alors, ils s'installent ensuite tous trois dans un petit salon qui jouxtait la rotonde par une large baie.

Dujardin était envahi d'un doute. Oui, de toute évidence, c'était lui, mais c'était un autre homme aussi, qui ressemblait à Stéphane Dafflon par certains points, et qui pourtant gardait son individualité distincte, ses traits personnels, son regard, sa couleur de cheveux... En habit, cravaté de blanc, la chemise souple moulant son torse, il parlait allègrement...

Il racontait des histoires dont Monsieur Carlton riait de tout cœur et qui amenaient Clotilde à sourire.

Et chacun de ces sourires paraissait une récompense que recherchait Stéphane Dafflon et qu'il se réjouissait d'avoir conquise. Il redoublait d'esprit et de gaieté, et, insensiblement, au son de cette voix heureuse et claire, le visage de Clotilde s'animait et perdait cette expression de froideur qui le rendait peu sympathique.

Charles doutait, et ne doutait pas.

Jusqu'à 19 heures, Charles écoutait anxieusement, faisant son profit des moindres paroles. Puis, avec d'innombrables précautions, il descend et traverse le côté de la pièce où il ne risquait pas d'être vu du salon.

Dehors, Du Jardin s'assurait qu'il n'y avait ni automobile ni taxi en faction, et il s'éloignait en boitillant par le boulevard Grammont.

Puis, dans une rue adjacente, il met sur son dos le pardessus qu'il portait sur son bras, déformait son chapeau, se redresse et, ainsi métamorphosé, revint vers la place où il a attendu, les yeux fixés à la porte du bâtiment Carlton, rue de Cour. Stéphane Dafflon est sorti presque aussitôt, et par l'avenue de la Harpe et la rue des Fontenailles, il se dirige vers le point d'accès au métro.

À cent pas derrière lui, Charles.
Minutes délicieuses pour le Français !

Il reniflait avidement l'air, comme un bon chien qui sent la piste toute fraîche. Vraiment, ça lui semblait une chose infiniment douce que de le suivre. Ce n'était plus lui qui était surveillé, mais l'invisible Stéphane Dafflon. Il le tenait pour ainsi dire au bout de son regard, comme attaché par des liens impossibles à briser. Et il se délectait à considérer, parmi les promeneurs, cette proie qui lui appartenait.

Mais un phénomène bizarre n'a pas tardé à le frapper au milieu de l'intervalle qui le séparait de Stéphane Dafflon, d'autres gens s'avançaient dans la même direction, notamment deux grands gaillards sur le trottoir de gauche, deux autres sur le trottoir de droite en casquette et la cigarette aux lèvres.

Il n'y avait là peut-être qu'un hasard, mais Dujardin s'étonnait davantage... quand Stéphane Dafflon, ayant pénétré dans le hall du supermarché, les quatre hommes se sont arrêtés... et davantage encore, quand ils sont repartis en même temps que lui, mais isolément, chacun suivant de son côté l'avenue des Jordils. Il n'avait donc pas pris le métro...

L'idée que d'autres étaient sur la trace de Stéphane Dafflon, que d'autres lui raviraient, non pas la gloire, car il s'en inquiétait peu, mais le plaisir immense de voir le plus redoutable ennemi qu'il n'ait jamais rencontré, cette idée l'exaspérait.

Cependant, l'erreur n'était pas possible, les hommes avaient cet air détaché, cet air trop naturel de ceux qui, tout en réglant leur allure sur l'allure d'une autre personne, ne veulent pas être remarqués. Était-ce des hommes de Delaroche ? Il a eu envie d'accoster l'un des quatre individus, afin de se concerter avec lui.

Mais aux approches de l'avenue de la Harpe, la foule devenant plus dense, il craignait de perdre Stéphane Dafflon et presse le pas. Il débouche au moment où Stéphane Dafflon entrait dans le restaurant libanais, le Kayann.

La porte était ouverte de telle façon que Dujardin, assis sur le perron du bâtiment de l'autre côté de la rue, au numéro 34, il le voit qui prenait place à une table luxueusement servie, ornée de fleurs, et où se trouvaient déjà trois messieurs en habit et deux dames d'une grande élégance, qui l'accueillaient avec des démonstrations de sympathie.

Charles cherche des yeux les quatre individus et les aperçoit, disséminés dans des groupes qui écoutaient un petit orchestre. Chose curieuse, ils ne paraissaient pas s'occuper de Stéphane Dafflon, mais beaucoup plus des gens qui les entouraient.

Tout à coup, l'un d'eux aborde un monsieur. Dujardin a eu l'impression qu'ils causaient, et plus longtemps même que ne l'aurait exigé le fait d'allumer une cigarette. Enfin, le monsieur monte les marches du perron et jette un coup d'oeil dans la salle du restaurant. Voyant Stéphane Dafflon, il s'avance, s'entretient quelques instants avec lui, puis il choisit une table voisine, et Dujardin constate que ce monsieur n'était autre que le monsieur au gros chien de l'avenue Henri-Martin. Alors il comprenait...

Non seulement Stéphane Dafflon n'était pas filé, mais ces hommes faisaient partie de sa bande ! Ces hommes veillaient à sa sécurité ! C'était sa garde du corps, son escorte attentive. Partout où le maître courait un danger, les complices étaient là, prêts à l'avertir, prêts à le défendre. Complices, les quatre individus ! Complice le monsieur en veston !

Un frisson parcourt le Français. Se pouvait-il que jamais il ne réussisse à s'emparer de cet être inaccessible ?

Il déchire une feuille de son carnet, écrit au crayon quelques lignes qu'il insère dans une enveloppe. Il avise un gamin d'une quinzaine d'années sorti de l'immeuble et qui s'est assis sur les marches...

C: Si tu n'as rien à faire, une course te dit ?

..: Faut voir, est-ce payé ?

C: Pour sûr... Tiens, mon garçon, un joli billet, va et porte cette lettre à l'accueil de l'hôtel... voilà l'adresse... et rapidement...

...: Cool, Monsieur... j'y vais !

...

Le gamin a vite disparu.

Une demi-heure s'écoule. La foule avait grossi, et Dujardin ne distinguait plus que de temps en temps les acolytes de Stéphane Dafflon.

Mais quelqu'un le frôle, et une voix lui dit...

...: Eh bien ! Qu'y a-t-il, Monsieur Dujardin ?

C: C'est vous, Monsieur Delaroche ?

M: Oui, j'ai reçu votre mot. Qu'y a-t-il ?

C: Il est là !

M: Qui donc ?

C: Là-bas... au fond du restaurant... penchez-vous à droite... vous le voyez ?

M: Non...

C: Si, il verse du champagne à sa voisine...

M: Si vous espérez voir Stéphane Dafflon, ce n'est pas lui...

C: Si, c'est lui !

M: Moi, je vous réponds... ah, cependant... en effet, il se pourrait... ah !, le gredin, comme il lui ressemble ! Et les autres, des complices ?

C: Non, sa voisine est Mademoiselle Silverden, l'autre, c'est Madame de Selsth, et, vis-à-vis, l'ambassadeur d'Espagne à Londres...

M: Que du beau monde en ces lieux !

...

Delaroche fait un pas. Charles le retient...

C: Quelle imprudence ! Vous êtes seul !

M: Lui aussi !

C: Non, il a des hommes sur le boulevard qui montent la garde... sans compter, à l'intérieur de ce restaurant, ce Monsieur...

M: Mais moi, quand j'aurai mis la main au collet de Stéphane Dafflon en criant son nom, j'aurai toute la salle pour moi, tous les garçons !

C: J'aimerais mieux quelques agents...

M: C'est pour le coup que les amis de Stéphane Dafflon ouvriront l'oeil... non, voyez-vous, Monsieur Du Jardin, nous n'avons pas le choix !

...

Il avait raison, Du Jardin le sentait. Mieux valait tenter l'aventure et profiter de circonstances exceptionnelles.

Il recommande seulement à Delaroche qu'on le reconnaisse le plus tard possible...

Lui-même se glisse derrière un kiosque de journaux, sans perdre de vue Stéphane Dafflon qui, là-bas, penché sur sa voisine, souriait. L'inspecteur traverse la rue, les mains dans ses poches, en homme qui va droit devant lui, mais à peine sur le trottoir opposé, il bifurque vivement, et d'un bond, il escalade le perron.

Un coup de sifflet strident... Delaroche se heurte contre le maître d'hôtel, planté soudain en travers de la porte et qui le repousse avec indignation, comme il aurait fait d'un intrus dont la mise équivoque aurait déshonoré le luxe du restaurant. Delaroche chancelle.

Au même instant, le monsieur en redingote sort.

Il prend parti pour l'enquêteur, et tous deux, le maître d'hôtel et lui, disputent violemment, tous deux d'ailleurs accrochés à Delaroche, l'un le retenant, l'autre le poussant, et de telle manière que, malgré tous ses efforts, malgré ses protestations furieuses, le malheureux a été expulsé jusqu'au bas du perron. Un rassemblement se produit aussitôt. Deux agents de police qui avaient été appelés, essayent de fendre la foule, mais une résistance incompréhensible les immobilise, sans qu'ils parviennent à se dégager des épaules qui les pressaient, des dos qui leur barraient la route...

Et tout à coup, comme par enchantement, le passage est libre !

Le maître d'hôtel, comprenant son erreur, se confond en excuses, le monsieur en redingote renonce à défendre l'enquêteur, la foule s'écarte, les agents passent, Delaroche fonce sur la table aux six convives... et il n'y en a plus que cinq. Il regarde autour de lui... pas d'autre issue que la porte.

Il crie aux cinq convives stupéfaits, et l'un répond que Monsieur Diquattro s'en est allé, ce que confirme le serveur. Delaroche se précipite. L'entresol est composé de salons et possède une sortie spéciale sur l'avenue du Liseron...

M: Allez donc le chercher maintenant... il est loin !

...

Il n'était pas très loin, à deux-cents mètres tout au plus, à l'arrêt de bus Beau-Rivage, dans lequel il est monté, et lequel bus roulait paisiblement, franchissait la place de la Navigation et s'en allait par l'avenue de Rhodanie.

Parmi les passagers, deux grands gaillards... et Charles Dujardin somnolait, mais s'il somnolait, c'était surtout pour mieux surveiller les personnes présentes et passer inaperçu à leurs yeux. Et la tête docelinante, bercée par le mouvement du véhicule, le Français monologuait... à son brave Brun comme quoi, il aurait été facile, avec son aide, de mieux gérer la situation.

Au point terminus, le désert, Charles s'étant penché, il voit Stéphane Dafflon qui passe devant ses gardes du corps, et il l'entend murmurer: « À l'aéroport. »

Les deux compagnons s'enfuient à pied, gagnaient en effet l'aéroport de la Blécherette. Par le chemin peu fréquenté de Pierrefleur, Dujardin a pu se cacher dans l'ombre des arbres qui forment un petit bois. Ils sonnaient à la porte d'une maison à côté de la Grangette. La piste de l'aéroport était à cent mètres.

Une des deux fenêtres du rez-de-chaussée s'ouvre, un homme ferme les volets. Au-dessus des volets, l'imposte s'éclaire. Au bout de dix minutes, un autre monsieur est allé sonner à cette même porte, puis, tout de suite après, un autre individu. Et enfin, une automobile arrive, d'où Dujardin voit descendre deux personnes: Stéphane Dafflon et une dame enveloppée d'un manteau et d'une voilette épaisse.

C: "La Dame blonde, sans aucun doute..."

Le taxi s'en va tout de suite. Charles laisse s'écouler un instant, s'approche de la maison, escalade le rebord de la fenêtre, et, haussé sur la pointe des pieds, il peut, par l'inposte, jeter un coup d'oeil dans la pièce.

Stéfane Dafflon, appuyé à la cheminée, parlait avec animation. Debout autour de lui, les autres l'écoutaient attentivement. Parmi eux, Dujardin reconnaît le monsieur à la redingote et croit reconnaître le maître d'hôtel du restaurant.

Quant à la Dame blonde, elle lui tournait le dos, assise dans un fauteuil. Un des complices ayant bougé, il saute à terre et se renforce dans l'ombre. Le monsieur en redingote et le maître d'hôtel sortent de la maison. Aussitôt, le premier étage s'éclaire, quelqu'un tire les volets des fenêtres. Et c'est l'obscurité en haut comme en bas.

C: "Elle et lui sont restés au rez-de-chaussée.
Les deux complices logent au premier étage."

...

Il attend une partie de la nuit sans bouger, craignant que Stéfane Dafflon ne s'en aille pendant son absence. À 4 heures, apercevant deux agents de police à l'extrémité de la rue, Dujardin les rejoint, leur explique la situation et leur confie la surveillance de la maison.

Alors, Charles se rend au domicile provisoire de Delaroche, ici à Lausanne, et le fait réveiller...

M: Encore vous... que se passe-t-il encore ?

C: Je le tiens encore !

M: Encore, encore Stéfane Dafflon ?

C: Oui !

M: Si vous le tenez comme tout à l'heure, autant
me recoucher...

C: Allons donc !

...

Ils sont allés au poste de police en ville, et de là,
au domicile du commissaire, Monsieur Tercier.

Puis, accompagnés d'une demi-douzaine d'hommes,
ils s'en retournent à l'avenue du Grey. Tout de suite,
Dujardin demande aux deux agents en faction s'il y a
du nouveau, mais rien ne s'est passé. Le jour commençait
à blanchir le ciel lorsque, ses dispositions prises,
le commissaire sonne à la porte de la Grangette.

Effrayée par cette invasion, toute tremblante, la concierge
répond qu'il n'y avait pas de locataire au rez-de-chaussée
de l'annexe...

M: Comment, pas de locataire !?

...: Mais non !, ah, ce sont ceux du premier, les Messieurs
Groux... ils ont des parents de province...

M: Groux !?

C: Un monsieur et une dame ?

...: Oui, je crois...

C: Et qui sont venus hier soir avec eux ?

...: Peut-être bien... je dormais... pourtant, je ne crois pas,
voici la clé... ils ne l'ont pas demandée...

...

Avec cette clé, le commissaire ouvre la porte de l'annexe
de la Grangette. Le rez-de-chaussée ne contenait que
deux pièces: elles étaient vides... Le commissaire ricane...

T: Je n'en doute pas, mais ils n'y sont plus !

C: Montons au premier étage, ils doivent y être !

T: Le premier étage est habité par Messieurs Groux...

C: Eh bien, nous interrogerons ces Messieurs !

...

Ils montent tous l'escalier, et le commissaire sonne.
Au second coup, un individu, qui n'était autre qu'un
des gardes du corps, apparaît, en bras de chemise,
et l'air furieux...

G: Eh bien, quoi ! En voilà du tapage... est-ce comme
ça qu'on réveille les gens ?

...

Mais il s'arrête...

G: Dieu me pardonne... en vérité, je ne rêve pas ?
C'est Monsieur Tercier ! Et vous aussi, Monsieur
Delaroche ? Qu'y a-t-il donc pour votre service ?

...

Un éclat de rire formidable jaillit.
Delaroche pouffait, dans une crise d'hilarité qui le courbait
en deux et lui congestionnait la face...

M: C'est vous, Groux, bégayait-il... oh !, que c'est drôle...
Groux, complice de Stéphane Dafflon... ah ! j'en mourrai...
et votre frère, Groux, est-il visible ?

G: Edmond ! C'est Tercier et Delaroche qui nous rendent
visite...

...

Un autre individu s'avance dont la vue redoublait la gaieté de Delaroche...

T: Est-ce possible ! On n'a pas idée de ça !

Ah !, mes amis, vous êtes dans de beaux draps... qui ne se serait jamais douté ! Heureusement que Delaroche veille, et surtout qu'il a des amis pour l'aider...
des amis qui viennent de loin !

Et se tournant vers Dujardin, il présente...

T: René Groux, inspecteur de la sûreté, un des bons parmi les meilleurs de la brigade... Edmond Groux, commis principal au service anthropométrique...
Ce sont nos agents locaux...

M: Ah, ha ha ha...

...

C: Par la barbe de Saint-Esprit...

RG: Si vous nous donnez le temps de nous habiller,
nous vous servirons le déjeuner...

T: Eh bien, je crois que l'on va vous faire ce plaisir...

EG: C'est trop d'honneur !

...

Et si les messieurs Groux se sont habillés, ils ont ensuite préparé un petit déjeuner auquel ces messieurs sont restés, mais les agents sont repartis, et la maison a retrouvé son calme...

M: Alors, Monsieur Dujardin, vos conclusions ?

C: Votre Stéphane Dafflon est un bel oiseau !

M: Hum... dites, ne m'avez-vous pas parlé de l'aéroport, tantôt ?

C: Oui, il en était question avec ces gens...

M: Eh bien, c'est simple !

C: Quoi donc ?

M: Envolé, l'oiseau !

C: Hin ?

M: Stéphane Dafflon, le bel oiseau s'est envolé avec son oiselle... sans doute très tôt ce matin... alors que vous veniez me chercher...

C: Mais les agents n'ont rien vu...

...

M: Ont-ils surveillé l'aéroport ?

C: Hum... je crois que mon pays me manque...

M: L'aéroport est juste à côté...

C: Certes, et mon camarade Achille est à l'hôpital...

M: Nous vous y reconduisons... allons, remettez-vous...

C: Facile à dire après s'être fait blouser deux fois par ce nigaud...

M: J'en sais quelque chose, croyez-moi !

C: Fichtre !

M: Vous me croyez, maintenant, quand je vous avais dit que je vous laissais l'affaire, et que vous ne réussiriez pas mieux que moi !?

C: C'est ça, c'est ça... mais je ne suis pas venu de mon plein gré... ce sont les Cronzon qui m'ont demandé de venir...

M: Eh bien, la prochaine, fois, au lieu de me réveiller bien très tôt, allez donc les voir !

C: Hum...

...

Eh bien, à quoi donc doit-on encore s'attendre ?

Chapitre 3 : Un enlèvement

À la suite des récentes déconvenues, le Français Charles Dujardin était presque sur le point d'abdiquer, mais à l'hôpital, son camarade Achille Brun était en bonnes mains, et surtout bon pour se remettre de son bras cassé. Cette mésaventure lui est restée en travers de la gorge et, finalement, il n'était plus question de laisser tomber l'affaire.

De plus, était-il homme à le faire, d'ordinaire ?
 Non, alors pas plus qu'ici à Lausanne qu'en France.
 Il a ruiné toute la soirée. Protester ?
 Accuser ces deux hommes ? C'était inutile.

À moins de preuves qu'il n'avait pas et qu'il ne voulait pas perdre son temps à chercher, personne ne le croirait. Se voir honteux devant Delaroche triomphant, ce n'était pas dans ses habitudes.

L'après-midi de l'aventure, Charles retourne au Chemin des Délices, comme si quelque chose lui disait qu'il devait y retourner pour non pas constater que rien n'avait changé, mais parce qu'il était bêtement venu là pour faire suite aux événements et non pas intelligemment en tant qu'enquêteur. Ainsi, sans trop se faire remarquer, dans le vestibule de l'entrée, vers une porte basse qui indiquait l'entrée de la cave, il ramasse une petite pierre de couleur rouge: c'était un grenat, sans doute perdu par la dame blonde. Il n'avait donc pas rêvé, il y avait ici, la nuit passée, un homme et une femme.

Dehors, s'étant retourné, il a pu lire, près du numéro 40 de la maison, cette inscription:
« Lucien Destranges, architecte, 1877 ».

C: "Même inscription au numéro 42. Le 40 et le 42 communiquent. Comment n'y ai-je pas songé ? J'aurais dû rester avec les deux agents cette nuit."

...

Il a rappelé les agents pour les questionner, et qui ont bien confirmé avoir vu deux personnes qui sont sorties par la maison voisine... un monsieur et une dame. Tout de suite, il est allé voir l'enquêteur Delaroche...

C: Monsieur Delaroche, vous avez trop ri pour m'en vouloir beaucoup du petit dérangement que je vous ai causé...

M: Oh, mais je ne vous en veux pas...

C: N'est-ce pas ? Mais les meilleures plaisanteries n'ont qu'un temps, et je suis d'avis qu'il faut en finir !

M: Je le partage votre avis, mais...

...

C: Nous voici au septième jour. Dans trois jours, il est indispensable que je sois à Paris !

M: Oh, oh !

C: J'y serai, Monsieur, et je vous prie de vous tenir prêt dans la nuit de mardi à mercredi...

M: Pour une expédition du même genre ?

C: Oui, Monsieur, du même genre !

M: Et qui se terminera comment ?

C: Par la capture de Stéphane Dafflon !

M: Vous croyez ?

C: Je vous le jure sur l'honneur, Monsieur !

M: Je parie qu'il est parti !

C: Oh, mais un avion, ça part et ça revient aussi !

M: C'est sûr...

...

Du jardin s'en va prendre un peu de repos pendant quelques heures. Après quoi, ragaillardisé, confiant en lui-même, il retourne au Chemin des Délices, glisse un billet dans la main de la concierge, s'assure que les frères Groux ou n'importe quel agent n'étaient là...

Puis il apprend par la même occasion que la maison appartenait à un Monsieur Hemmingeat, et, muni d'une lampe de poche, descend à la cave par la petite porte auprès de laquelle il avait ramassé le grenat. Au bas de l'escalier, il en ramasse un autre de forme identique...

C: "Je ne me trompais pas, c'est par là qu'on communique... voyons, ma clé passepartout ouvre-t-elle la cave réservée au locataire du rez-de-chaussée ? Oui..., parfait... examinons ces casiers de vin. Oh ! Oh ! Voici des places où la poussière a été enlevée... et, par terre, ne sont-ce pas des empreintes de pas ?"

...

Un bruit léger lui fait prêter l'oreille. Rapidement, il pousse la porte, éteint sa lampe et se dissimule derrière une pile de caisses vides. Après quelques secondes, il note qu'un des casiers de fer pivotait doucement, entraînant avec lui tout le morceau de muraille auquel il était accroché. La lueur d'une lampe de poche est projetée.

Un bras apparaît. Un homme entre.

Il était courbé en deux comme quelqu'un qui cherche.

Du bout des doigts, il remuait la poussière, et plusieurs fois il se relève et jette quelque chose dans une boîte en carton qu'il tenait de la main gauche.

Ensuite, il efface la trace de ses pas, de même que les empreintes laissées par Stéphane Dafflon et la dame blonde, et il se rapproche du casier.

Il a eu un cri rauque et s'effondre... Dujardin avait bondi sur lui. C'était l'affaire d'une minute et, de façon la plus simple du monde, l'homme se trouvait étendu sur le sol, les chevilles attachées et les poignets ficelés...

C: Eh bien, mon bonhomme... combien veux-tu pour parler ?...
pour dire ce que tu sais ?

...

L'homme répond par un sourire d'une telle ironie que Dujardin comprend la vanité de sa question.

Il se contente d'explorer les poches de son captif, mais ses investigations ne lui valent qu'un trousseau de clés, un mouchoir, et la petite boîte en carton dont l'individu s'était servi, et qui contenait une douzaine de grenats pareils à ceux que Dujardin avait recueillis. Maigne butin !

En outre, qu'allait-il faire de cet homme ?

Attendre que ses amis viennent à son secours et les livrer tous à la police ? À quoi bon ?

Quel avantage en tirerait-il contre Stéphane Dafflon ?

Il hésitait, quand l'examen de la boîte le décide.

Elle portait cette adresse:

« Léonard, bijoutier, rue de la Paix ».

Il se résout tout simplement d'abandonner l'homme.

Il repousse le casier, ferme la cave, et sort de la maison.
 Il avertit Monsieur Carlton, qu'il ne pourra venir que
 le lendemain, devant régler des papiers pour son travail.
 Puis il se rend chez le bijoutier, auquel il remet les grenats...

C: Madame m'envoie pour ces pierres. Elles se sont
 détachées d'un bijou qu'elle a acheté ici...

...

Dujardin tombait juste...

...: En effet... Cette dame m'a téléphoné.
 Elle passera tantôt elle-même...

...

Ce n'est qu'à 17 heures que Dujardin, posté sur le trottoir
 d'en face, aperçoit une dame enveloppée d'un voile épais,
 et dont la tournure lui semblait suspecte. À travers la vitre,
 il a pu la voir qui déposait sur le comptoir un bijou ancien
 orné de grenats. Elle s'en allait presque aussitôt, fait
 des courses, monte du côté de Saint-Martin, et tourne
 par des rues que le Français ne connaissait pas.

À la nuit tombante, il pénètre derrière elle, et sans
 que la concierge l'avise, dans une maison à cinq étages,
 à deux corps de bâtiment, et par conséquent,
 à d'innombrables locataires.

Au deuxième étage, elle s'arrête et entre dans
 un appartement. Deux minutes plus tard, le Français tentait
 la chance et, les unes après les autres, essayait avec
 précaution les clés du trousseau dont il s'était emparé.
 La quatrième fait jouer la serrure.

À travers l'ombre qui les emplissait, il aperçoit des pièces absolument vides comme celles d'un appartement inhabité, et dont toutes les portes étaient ouvertes.

Mais au bout d'un couloir, la lueur d'une lampe, et s'étant approché sur la pointe des pieds, il voit, par la glace sans tain qui séparait le salon d'une chambre contigüe, la dame voilée qui ôtait son vêtement et son chapeau, les déposait sur l'unique siège de cette chambre et s'enveloppait d'un peignoir de velours.

Et il la voit aussi s'avancer vers la cheminée et pousser un bouton. Et là, la moitié du panneau qui s'étendait à droite de la cheminée s'ébranle, glisse selon le plan même du mur, et s'insinue dans l'épaisseur du panneau voisin.

Dès que l'entrebâillement a été assez large, la dame passe... et disparaît, emportant la lampe. Le système était simple.

Dujardin l'emploie ensuite... Il marche dans l'obscurité, à tâtons, mais tout de suite, sa figure heurte des choses molles.

À la lumière de sa petite lampe de poche, il constate qu'il se trouvait dans un petit réduit encombré de robes et de vêtements qui étaient suspendus à des tringles.

Il se fraye un passage et s'arrête devant l'embrasement d'une porte close par une tapisserie ou du moins par l'envers d'une tapisserie. Là, il aperçoit de la lumière qui perçait la trame lâche et usée de la vieille étoffe.

Alors il regarde. La Dame blonde était là, sous ses yeux, à portée de sa main. Elle éteint sa lampe et enclenche la lumière qui inonde la pièce.

Pour la première fois, Dujardin a pu voir son visage en pleine lumière. La femme qu'il avait fini par atteindre après tant de détours et de manoeuvres n'était autre que Clotilde Carlton. Clotilde Carlton, la meurtrière Bernard Grunder et la voleuse du diamant bleu ! Clotilde Carlton, la mystérieuse amie de Stéphane Dafflon ! La Dame blonde enfin !

C: "Eh oui, parbleu, je ne suis qu'un âne bâté. Parce que l'amie de Stéphane Dafflon est blonde et Clotilde brune, je n'ai pas songé à rapprocher les deux femmes l'une de l'autre ! Comme si la Dame blonde pouvait rester blonde !"

...

Dujardin voyait dans une partie de la pièce, un élégant boudoir de femme orné de tentures claires et de bibelots précieux. Une méridienne d'acajou s'allongeait sur une marche basse. Clotilde s'y était assise, et demeurait immobile la tête entre ses mains.

Au bout d'un instant, Charles s'aperçoit qu'elle pleurait. De grosses larmes coulaient sur ses joues pâles, glissaient vers sa bouche, tombaient goutte à goutte sur le velours de son corsage. Et d'autres larmes les suivaient indéfiniment, comme surgies d'une source inépuisable. Et c'était le spectacle le plus triste que ce désespoir morne et résigné qui s'exprimait par la lente coulée des larmes.

Mais une porte s'ouvre derrière elle.

Stéphane Dafflon entre.

Ils se regardent longtemps, sans dire une parole, puis il s'agenouille près d'elle, lui appuie la tête sur sa poitrine, l'entoure de ses bras, et il y avait dans le geste dont il enlaçait la jeune fille une tendresse profonde et beaucoup de pitié. Ils ne bougeaient pas. Un doux silence les unit, et les larmes coulaient moins abondantes...

S: J'aurais tant voulu vous rendre heureuse...

C: Je suis heureuse...

S: Non, puisque vous pleurez... vos larmes me désolent...

...

Malgré tout, elle se laissait prendre au son de cette voix caressante, et elle écoutait, avide d'espoir et de bonheur. Un sourire anollit son visage, mais un sourire si triste encore ! Il la supplie...

S: Ne soyez pas triste, vous ne devez pas l'être.

Vous n'en avez pas le droit...

...

Elle lui montrait ses mains blanches, fines et souples, et dit gravement...

C: Tant que ces mains seront mes mains, je serai triste, Maximime...

S: Mais pourquoi ?

C: Elles ont tué...

M (? S): Taisez-vous ! Ne pensez pas à cela... le passé est mort, le passé ne compte pas...

...

Et il baisait ses longues mains pâles, et elle le regardait avec un sourire plus clair comme si chaque baiser avait effacé un peu de l'horrible souvenir...

C: Il faut m'aimer, Maximine, il le faut parce qu'aucune femme ne vous aimera comme moi. Pour vous plaire, j'ai agi, j'agis encore, non pas même selon vos ordres, mais selon vos désirs secrets... J'accroplis des actes contre lesquels tous mes instincts et toute ma conscience se révoltent, mais je ne peux pas résister... tout ce que je fais, je le fais machinalement, parce que cela vous est utile, et que vous le voulez... et je suis prête à recommencer demain... et toujours...

M: Ah... Clotilde, pourquoi vous ai-je mêlée à ma vie aventureuse ? J'aurais dû rester le Maximine Bermond que vous avez aimé, il y a cinq ans, et ne pas vous faire connaître... l'autre homme que je suis...

...

Elle dit très bas...

C: J'aime aussi cet autre homme, et je ne regrette rien...

M: Si, vous regrettez votre vie passée, la vie au grand jour...

C: Je ne regrette rien quand vous êtes là !

Il n'y a plus de faute, il n'y a plus de crime quand mes yeux vous voient. Que m'importe d'être malheureuse loin de vous, et de souffrir, et de pleurer, et d'avoir horreur de tout ce que je fais... votre amour efface tout... j'accepte tout... mais il faut m'aimer ! ...

M: Je ne vous aime pas parce qu'il le faut, mais pour l'unique raison que je vous aime...

C: En êtes-vous sûr ?

...

M: Je suis sûr de moi comme de vous...

Seulement, mon existence est violente et fiévreuse,
et je ne puis pas toujours vous consacrer le temps
que je voudrais...

...

Puis elle s'affole...

C: Qu'y a-t-il ? Un nouveau danger ? Vite, parlez !

M: Oh !, rien de grave encore, pourtant...

C: Pourtant ?

M: Eh bien, il est sur nos traces...

C: Dujardin ?

M: Oui. C'est lui qui a lancé Delaroché dans l'affaire
du restaurant libanais. C'est lui qui a posté, cette nuit-là,
les deux agents à la petite Grenette. J'en ai la preuve.
Delaroché a fouillé la maison ce matin-là,
et Dujardin l'accompagnait...

C: Et ?

M: Eh bien, il y a autre chose: il nous manque un de
nos hommes, Jean Vignot...

C: Le concierge ?

M: Oui...

C: Mais c'est moi qui l'ai envoyé ce matin, pour ramasser
des grenats qui étaient tombés de ma broche...

...

M: Il n'y a pas de doute, Dujardin l'aura pris
au piège...

C: Mais non, les grenats ont été apportés au bijoutier
de la rue de la Paix...

M: Alors, qu'est-il devenu depuis ?

C: Oh, Maximine, j'ai peur...

...

M: Il n'y a pas de quoi s'effrayer. Mais j'avoue que la situation est très grave. Que sait-il ?
Où se cache-t-il ? Sa force réside dans son isolement.
Rien ne peut le trahir !

C: Que décidez-vous ?

M: L'extrême prudence, Clotilde. Depuis longtemps, je suis résolu à changer mon installation et à la transporter là-bas, dans l'asile inviolable que vous savez. L'intervention de Du Jardin brusque les choses. Quand un homme comme lui est sur une piste, on doit se dire que fatalement, il arrivera au bout de cette piste. Donc, j'ai tout préparé. Après-demain, mercredi, le déminage aura lieu. À midi, ce sera fini. À deux heures, je pourrai moi-même quitter la place, après avoir enlevé les derniers vestiges de notre installation, ce qui n'est pas une petite affaire.
D'ici là...

C: D'ici là ?

M: Nous ne devons pas nous voir, et personne ne doit vous voir, Clotilde. Ne sortez pas. Je ne crains rien pour moi.
Je crains tout dès qu'il s'agit de vous...

C: Il est impossible que ce Français parvienne jusqu'à moi...

M: Tout est possible avec lui, et je me méfie. Hier, quand j'ai manqué d'être surpris par votre père, j'étais venu pour fouiller l'armoire qui contient les anciens registres de Monsieur Carlton... Il y a là un danger. Il y en a partout. Je devine l'ennemi qui rôde dans l'ombre et qui se rapproche de plus en plus. Je sens qu'il nous surveille... C'est là une de ces intuitions qui ne me trompent jamais !

C: En ce cas, partez, Maximine, et ne pensez plus à mes larmes. Je serai forte, et j'attendrai que le danger soit conjuré. Adieu, Maximine !

...

Elle l'embrasse longuement. Et c'est elle-même qui le pousse dehors.

Dujardin entend le son de leurs voix qui s'éloignait. Hardiment, surexcité par ce même besoin d'agir, envers et contre tout, qui le stimulait depuis la veille, il s'engage dans une antichambre à l'extrémité de laquelle il y avait un escalier.

Mais, au moment où il allait descendre, le bruit d'une conversation part de l'étage inférieur, et il juge préférable de suivre un couloir circulaire qui le conduit à un autre escalier.

Au bas de cet escalier, il est très surpris de voir des meubles dont il connaissait déjà la forme et l'emplacement. Une porte était entrebâillée. Il pénètre dans une grande pièce ronde. C'était la bibliothèque de Monsieur Carlton.

C: "Parfait ! Admirable !, je comprends tout.

Le boudoir de Clotilde, c'est-à-dire de la Daine blonde, communique avec un des appartements de la maison voisine, et cette maison voisine a sa sortie, non sur l'avenue de Cour, mais sur une rue adjacente, le chemin des Délices, autant que je m'en souviens... À merveille !"

"Et je m'explique comment Clotilde Carlton va rejoindre son bienaimé tout en gardant la réputation d'une personne qui ne sort jamais. Et je m'explique aussi comment Stéphane Dafflon a surgi près de moi, hier soir, sur la galerie. Il doit y avoir une autre communication entre l'appartement voisin et cette bibliothèque..."

...

C: "Encore une maison truquée. Encore une fois, sans doute, l'architecte Destranges ! Il s'agit maintenant de profiter de mon passage ici pour vérifier le contenu de l'armoire... et pour me documenter sur les autres maisons truquées."

...

Dujardin monte sur la galerie et se dissimule derrière les étoffes de la rampe. Il y reste jusqu'à la fin de la soirée. Un domestique est venu éteindre les lumières.

Une heure plus tard, le Français fait fonctionner sa lampe et il se dirige alors vers l'armoire. Comme il le savait, elle contenait les anciens papiers de l'architecte, des dossiers, des devis, des livres de comptabilité. Au second plan se dressait une série de registres, classés par ordre d'ancienneté.

Il prend alternativement ceux des dernières années, et aussitôt, il examine la page de récapitulation et plus spécialement, la lettre H. Enfin, ayant découvert le mot *Hermingeat*, accompagné du chiffre 63, il se reporte à la page 63 et lit:

« *Hermingeat*, 40, chemin des Délices. »

Suivait le détail de travaux exécutés pour ce client en vue de l'établissement d'un calorifère dans son immeuble. Et en marge, cette note:

« Voir le dossier, Monsieur B. »

C: "Eh ! Je le sais bien, le dossier de Monsieur B., c'est celui qu'il me faut. Par lui, je saurai le domicile actuel de Monsieur Stéphane Dafflon."

Ce n'est qu'au matin que, sur la deuxième moitié d'un registre, il découvre ce fameux dossier. Il comportait quinze pages. L'une reproduisait la page consacrée à Monsieur Hermingeat du Chemin des Délices. Une autre détaillait les travaux exécutés pour Monsieur Vatinel, propriétaire au 25, avenue Granimont.

Une autre était réservée au Baron Grunder, sis au 134 de l'avenue Henri-Martin, une autre au château de Crozon, et les onze autres à différents propriétaires de Lausanne.

Dujardin copie cette liste de onze noms et adresses, puis il remet les choses en place, ouvre une fenêtre, et saute sur la place déserte, en ayant pris soin de repousser les volets.

De retour à sa chambre d'hôtel, il allume une cigarette avec la gravité qu'il apportait à cet acte, et, entouré de nuages de fumée, il étudie les conclusions que l'on pouvait tirer du dossier Monsieur B., ou, pour mieux dire, du dossier Maximine Berinond, alias Stéphane Dafflon.

À 8 heures, il envoyait à Delaroche ce message:
 « Je passerai sans doute, ce matin, et je vous confierai une personne dont la capture est de la plus haute importance. En tout cas, soyez chez vous cette nuit et demain mercredi jusqu'à midi, et arrangez-vous pour avoir une trentaine d'hommes à votre disposition... »

Puis il choisit sur l'avenue un taxi dont le chauffeur lui a plu par sa figure réjouie et peu intelligente, et se fait conduire sur la place de la Harpe, cinquante mètres plus loin que l'hôtel Carlton...

C: Mon garçon, fermez votre voiture, relevez le col de votre fourrure, si nécessaire, et attendez patiemment. Dans une heure et demie, vous mettrez votre moteur en marche... direction: La Pontaise !

...

Au moment de franchir le seuil de l'hôtel, il a eu une dernière hésitation. N'était-ce pas une faute de s'occuper ainsi de la Daine blonde tandis que Stéphane Dafflon achevait ses préparatifs de départ ? Et n'aurait-il pas mieux fait, à l'aide de la liste des immeubles, de chercher tout d'abord le domicile de son adversaire ?

C: "Bah ?, quand la Daine blonde sera ma prisonnière, je serai maître de la situation."

...

Et il sonne. Monsieur Carlton se trouvait déjà dans la bibliothèque. Ils travaillaient un moment et Dujardin cherchait un prétexte pour monter jusqu'à la chambre de Clotilde, lorsque la jeune fille entre, dit bonjour à son père, s'assied dans le petit salon et se met à écrire. De sa place, Dujardin la voyait, penchée sur la table, et de temps à autre, elle méditait, la plume en l'air et le visage pensif. Il attend, puis prend un volume, il dit à Monsieur Carlton...

C: Hum... voici justement un livre que Mademoiselle Carlton m'a prié de lui apporter dès que je mettrais la main dessus...

Il se rend dans le petit salon et se poste devant Clotilde de façon à ce que son père ne puisse pas l'apercevoir...

CD: Je suis Stickmann, le nouveau secrétaire de Monsieur Carlton...

C: Ah !, mon père a donc changé de secrétaire ?

CD: Oui, Mademoiselle, et je désirerais vous parler...

C: Veuillez vous assoir, Monsieur, j'ai fini...

...

Elle ajoute quelques mots à sa lettre, la signe, cachète l'enveloppe, repousse ses papiers. Puis elle informe le secrétaire qu'elle souhaite encore téléphoner. Dujardin acquiesce...

Elle compose un numéro sur le téléphone, obtient la communication. Avec sa couturière, elle la prie de hâter l'achèvement d'un manteau de voyage, dont elle avait un besoin urgent. Enfin, elle se tourne vers Dujardin...

C: Je suis à vous, Monsieur, mais notre conversation ne peut-elle avoir lieu devant mon père ?

CD: Non, Mademoiselle, et je vous supplierai même de ne pas hausser la voix. Il est préférable que Monsieur Carlton ne nous entende pas...

C: Pour qui est-ce préférable ?

CD: Pour vous, Mademoiselle...

C: Je n'admetts pas de conversation que mon père ne puisse entendre...

CD: Il faut pourtant bien que vous admettiez celle-ci...

...

Ils se lèvent...

C: Parlez, Monsieur...

CD: Vous me pardonnerez si je me trompe sur certains points secondaires... Ce que je garantis, c'est l'exactitude générale des incidents que j'expose...

C: Pas de phrases, je vous prie...

...

À cette interruption, lancée brusquement, il sent que la jeune femme était sur ses gardes...

CD: Soit, j'irai droit au but. Donc il y a cinq ans, Monsieur votre père a eu l'occasion de rencontrer un Monsieur Maximine Bermond, lequel s'est présenté à lui comme entrepreneur... ou architecte, je ne saurais préciser. Toujours est-il que Monsieur Carlton s'est pris d'affection pour ce jeune homme, et, comme l'état de sa santé ne lui permettait plus de s'occuper de ses affaires, il confiait à Monsieur Bermond l'exécution de quelques commandes qu'il avait acceptées de la part d'anciens clients, et qui semblaient en rapport avec les aptitudes de son collaborateur...

...

Charles Dujardin s'arrête. Il lui semblait que la pâleur de la jeune fille s'était accentuée. C'est avec le plus grand calme qu'elle prononce...

C: Je ne connais pas les faits dont vous m'entretenez, Monsieur, et surtout je ne vois pas en quoi ils peuvent m'intéresser...

...

CD: En ceci, Mademoiselle, c'est que Monsieur Maximine Berinond s'appelle de son vrai nom, vous le savez aussi bien que moi, Stéphane Dafflon...

...

Elle éclate de rire...

C: Pas possible ! Stéphane Dafflon ? Monsieur Maximine Berinond s'appelle Stéphane Dafflon ?

CD: Comme j'ai l'honneur de vous le dire, Mademoiselle, et puisque vous refusez de me comprendre à demi-mot...

C: Hum...

CD: J'ajouterais que Stéphane Dafflon a trouvé ici, pour l'accomplissement de ses projets, une amie, plus qu'une amie, une complice aveugle et... passionnément dévouée...

...

Elle se lève et, sans émotion, ou du moins avec si peu d'émotion que Dujardin fut frappé d'une telle maîtrise, elle déclare...

C: J'ignore le but de votre conduite, Monsieur, et je vais l'ignorer. Je vous prie donc de ne pas ajouter un mot et de sortir d'ici...

CD: Je n'ai jamais eu l'intention de vous imposer ma présence indéfiniment, aussi paisible qu'elle, seulement, j'ai résolu de ne pas sortir seul de ce bâtiment...

C: Et qui donc vous accompagnera, Monsieur ?

CD: Vous !

C: Moi ?

CD: Oui, Mademoiselle, nous sortirons ensemble d'ici, et vous me suivrez, sans une protestation, sans un mot...

...

Ce qu'il y avait d'étrange dans cette scène, c'était le calme absolu des deux personnages.

Plutôt qu'un duel implacable, on aurait dit, à leur attitude, au ton de leurs voix, le débat courtois de deux personnes qui ne sont pas du même avis.

Dans la rotonde, par la baie grande ouverte, on apercevait Monsieur Carlton qui maniait ses livres avec des gestes mesurés. Clotilde s'est rassise en haussant légèrement les épaules. Charles Dujardin regarde sa montre...

CD: Il est dix heures et demie. Dans cinq minutes, nous partons... Sinon, je vais trouver Monsieur Carlton, et je lui raconte...

C: Quoi ?

CD: La vérité. Je lui raconte la vie mensongère de Maximine Bermond, et je lui raconte la double vie de sa complice...

C: De sa complice ?

CD: Oui, de celle que l'on appelle la Daine blonde, de celle qui a été blonde...

C: Et quelles preuves lui donnerez-vous ?

...

CD: Je l'emmenèrai au Chemin des Délices, et je lui montrerai le passage que Stéphane Dafflon, profitant des travaux dont il avait la direction, a fait pratiquer par ses hommes entre le 40 et le 42, le passage qui vous a servi à tous les deux, l'avant-dernière nuit...

C: Et après ?

...

CD: *Après, j'emènerai Monsieur Carlton chez Maître Dougoud, nous descendrons l'escalier de service par lequel vous êtes descendue avec Stéphane Dafflon pour échapper à Delaroche... Et nous chercherons tous deux la communication sans doute analogue qui existe avec la maison voisine, maison dont la sortie donne sur l'avenue Graminont et non sur l'avenue de Cour ?*

C: *Et après ?*

CD: *Après, j'emènerai Monsieur Carlton au château de Crozon, et il lui sera facile, à lui qui sait le genre de travaux exécutés par Stéphane Dafflon lors de la restauration de ce château, de découvrir les passages secrets que Stéphane Dafflon a fait pratiquer par ses hommes. Il constatera que ces passages ont permis à la Dame blonde de s'introduire, la nuit, dans la chambre de la comtesse et d'y prendre sur la cheminée le diamant bleu, puis, deux semaines plus tard, de s'introduire dans la chambre du conseiller Bleichen et de cacher ce diamant bleu au fond d'un flacon... acte assez bizarre, je l'avoue...*

CD: *C'est sans doute une petite vengeance de femme, je ne sais, cela n'importe peu...*

C: *Et après ?*

...

Charles Dujardin prend une voix plus grave...

CD: *Après, j'emènerai Monsieur Carlton au 134 avenue Henri-Martin, et nous chercherons comment Bernard Grunder...*

...

Avec un effroi soudain, la jeune fille balbutie...

C: Taisez-vous, taisez-vous, je vous défends d'en dire plus !

Alors vous osez dire que c'est moi... vous m'accusez ?

CD: Je vous accuse d'avoir tué Bernard Grunder...

C: Non, non, c'est une infamie !

CD: Vous avez tué Bernard Grunder, Mademoiselle.

Vous étiez entrée à son service sous le nom de Antoinette Bréhat, dans le but de lui ravir le diamant bleu, et vous l'avez tué !

...

De nouveau, elle murmure, brisée, réduite à la prière...

C: Taisez-vous, Monsieur, je vous en supplie. Puisque vous savez tant de choses, vous devez savoir que je n'ai pas assassiné Bernard...

CD: Je n'ai pas dit que vous l'aviez assassiné, Mademoiselle. Bernard Grunder était sujet à des accès de folie que, seule, la soeur Auguste pouvait maîtriser. Je tiens ce détail d'elle-même. En l'absence de cette personne, il a dû se jeter sur vous, et c'est au cours de la lutte, pour défendre votre vie, que vous l'avez frappé.

Épouvantée par un tel acte, vous avez sonné et vous vous êtes enfuie sans même arracher du doigt de votre victime ce diamant bleu que vous étiez venue prendre.

Un instant après vous rameniez un des complices de Stéphane Dafflon, domestique dans la maison voisine...

Vous transportiez Bernard sur son lit, vous remettiez la chambre en ordre... mais toujours sans oser prendre le diamant bleu. Voilà ce qui s'est passé. Donc, je le répète, vous n'avez pas assassiné Bernard.

Cependant, ce sont bien vos mains qui l'ont frappé !

...

Elle avait ses longues mains fines et pâles croisées sur son front, et elle les gardait longtemps ainsi immobiles.

Enfin, déliant ses doigts, elle découvre son visage douloureux...

C: Et c'est tout cela que vous avez l'intention de dire à mon père ?

CD: Oui, et je lui dirai que j'ai comme témoins Mademoiselle Gerbois, qui reconnaîtra la Daine blonde, la sœur Auguste qui reconnaîtra Antoinette Bréhat, la Comtesse de Crozon qui reconnaîtra Madame de Réal. Voilà ce que je lui dirai...

...

Recouvrant son sang-froid devant la menace d'un péril immédiat...

C: Vous n'oserez pas !

...

Il se lève et fait un pas vers la bibliothèque.
Clotilde l'arrête...

C: Un instant, Monsieur...

...

Elle réfléchit, maîtresse d'elle-même maintenant, et, fort calme, lui demande...

C: Vous êtes Charles Dujardin, n'est-ce pas ?

CD: Oui...

C: Que voulez-vous de moi ?

...

CD: Ce que je veux ?, j'ai engagé contre Stéphane Dafflon un duel dont il faut que je sorte vainqueur. Dans l'attente d'un dénouement qui ne saurait beaucoup tarder... J'estime qu'un otage aussi précieux que vous me donne sur mon adversaire un avantage considérable...

CD: Donc, vous me suivrez, Mademoiselle, je vous confierai à quelqu'un de mes amis. Dès que mon but sera atteint, vous serez libre...

C: C'est tout ?

CD: C'est tout, je ne fais pas partie de la police de votre pays, et je ne me sens par conséquent aucun droit... de justicier...

...

Elle semblait résolue. Cependant, elle exige encore un moment de répit. Ses yeux se ferment, et Du Jardin la regardait, si tranquille soudain, presque indifférente aux dangers qui l'entouraient...

C: "Et même, se croit-elle en danger ? Mais non, puisque Stéphane la protège. Avec Stéphane Dafflon rien ne peut vous atteindre. Stéphane est tout-puissant, Stéphane Dafflon est infailible."

...

CD: Mademoiselle, j'ai parlé de cinq minutes, il n'y en a plus de trente...

C: Me permettez-vous de monter dans ma chambre, Monsieur, et d'y prendre mes affaires ?

CD: Si vous le désirez, Mademoiselle, j'irai vous attendre rue des Fontenailles. Je suis un excellent ami de Jean Vignot...

...

Ce nom lui a fait un effroi visible...

C: Ah !, vous savez...

CD: Je sais bien des choses...

C: Soit... je sonnerai donc...

...

Dujardin lui dit encore...

CD: Il faut que vous donniez à Monsieur Carlton une raison qui explique notre départ, et que cette raison puisse au besoin expliquer votre absence pendant quelques jours.

C: C'est inutile, je serai ici tantôt...

...

De nouveau, ils se défiaient du regard, ironiques tous deux et souriants...

CD: Comme vous êtes sure de lui...

C: Aveuglément...

CD: Tout ce qu'il fait est bien, n'est-ce pas ?
Tout ce qu'il veut se réalise. Et vous approuvez tout, et vous êtes prête à tout pour lui...

C: Je l'aime...

CD: Et vous croyez qu'il vous sauvera ?

...

Elle hausse les épaules et, s'avancant vers son père, elle le prévient...

C: Je t'enlève Monsieur Stickmann. Nous allons à la Bibliothèque nationale...

CD: Rentres-tu déjeuner ?

...

C: Peut-être... plutôt non... mais ne t'inquiète pas...

...

Puis elle déclare fermement à Dujardin...

C: Je vous suis, Monsieur...

CD: Sans arrière-pensée ?

C: Les yeux fermés...

...

CD: Si vous tentez de vous échapper, j'appelle, je crie, on vous arrête, et c'est la prison. N'oubliez pas que la Dame blonde est sous le coup d'un mandat...

C: Je vous jure sur l'honneur que je ne ferai rien pour m'échapper...

CD: Je vous crois, allons-y...

...

Ensemble, comme il l'avait prédit, tous deux quittent l'hôtel Carlton. Plus loin, sur la place de la Harpe, l'automobile taxi stationnait, tournée dans le sens opposé.

On voyait le chauffeur de dos.

En approchant, Dujardin entendait le ronflement du moteur. Il ouvre la portière, prie Clotilde de monter et s'assied auprès d'elle. La voiture démarre brusquement, gagne les avenues.

Charles Dujardin, pensif, combinait ses plans...

C: "Delaroche est chez lui... je laisse la jeune fille entre ses mains... lui dirai-je qui est cette jeune fille ? Non, il la mènerait droit au dépôt, ce qui dérangerait tout. Une fois seul, je consulte la liste du dossier, Monsieur B., et je me mets en chasse. Et cette nuit, ou demain matin au plus tard, je vais trouver Delaroche comme il est convenu, et je lui livre Stéphane Dafflon et sa bande..."

...

Il se frottait les mains, heureux de sentir enfin le but à sa portée et de voir qu'aucun obstacle sérieux ne l'en séparait. Et, cédant à un besoin d'expansion qui contrastait avec sa nature...

CD: Excusez-moi, Mademoiselle, si je montre tant de satisfaction. La bataille a été pénible, et le succès n'est particulièrement agréable...

C: Succès légitime, Monsieur, et dont vous avez le droit de vous réjouir...

CD: Je vous remercie. Mais quelle drôle de route nous prenons ! Le chauffeur n'a donc pas compris mon ordre ?

...

À ce moment, on sortait déjà de Lausanne par la Maladière. Pourtant, la rue où loge Delaroche n'était pas si en dehors de la ville !?

CD: Dites donc, chauffeur, vous vous trompez... ce n'est pas la direction que je vous ai commandée d'aller !

...

L'homme ne répond pas...

CD: Je vous dis d'aller rue Pontaise !

...

L'homme ne répond toujours pas...

CD: Ah ! ça, mais vous êtes sourd, mon ami. Ou vous y mettez de la mauvaise volonté... nous n'avons rien à faire par ici... rue Pontaise ! Je vous somme de rebrousser chemin, et au plus vite !

Toujours le même silence. Charles frémit d'inquiétude.

Il regarde Clotilde qui avait un sourire indéfinissable qui plissait ses lèvres...

CD: Pourquoi riez-vous ? Cet incident n'a aucun rapport... cela ne change rien aux choses...

C: Absolument rien !

...

Tout à coup, une idée le bouleverse. Se levant à moitié, il examine plus attentivement l'homme qui se trouvait sur le siège. Les épaules étaient plus minces, l'attitude plus dégagée... une sueur froide le couvrait, ses mains se crispèrent, tandis que la plus effroyable conviction s'imposait à son esprit: cet homme, c'était Stéphane Dafflon...

S: Eh bien, Monsieur Dujardin, que dites-vous de cette petite promenade ?

CD: Délicieuse, cher Monsieur, vraiment délicieuse !

...

S: Toutes les routes mènent à Rome, le saviez-vous ?
 Pour aller de Vidy à la Pontaise, vaut mieux faire
 le tour de la ville que de tenter de la traverser
 à la montée !

...

Jamais, peut-être, il ne lui a fallu faire un effort plus
 terrible que pour articuler ces paroles sans
 un frémissement dans la voix.

Mais aussitôt, par une sorte de réaction formidable,
 un flot de rage emporte sa volonté, et d'un geste brusque
 tire son revolver, il le braque sur Mademoiselle Carlton...

CD: À la minute même, à la seconde, arrêtez, Stéphane
 Dafflon, ou je fais feu sur Mademoiselle...

S: Je vous recommande de viser la joue si vous voulez
 atteindre la tempe !

...

Stéphane avait dit cela sans tourner la tête...

C: Maximine, n'allez pas trop vite, la route est parfois
 glissante, et je suis très peureuse...

...

Elle souriait toujours, les yeux fixés à la route...
 Dujardin devenait fou de colère...

CD: Qu'il arrête ! Qu'il arrête donc !,
 vous voyez bien que je suis capable de tout !

...

Le canon du revolver frôlait les boucles de cheveux.
Elle murmure...

C: Ce Maximine est d'une imprudence !
À ce train-là, nous sommes sûrs de déraiper !
...

Dujardin remet l'arme dans sa poche et saisit la poignée de la portière, prêt à s'élaner, malgré l'absurdité d'un pareil acte.

Clotilde lui dit...

C: Prenez garde, Monsieur, il y a une automobile derrière nous...
...

Il se retourne. Une voiture les suivait en effet, énorme, farouche d'aspect avec sa proue aigüe, et visiblement, quatre hommes étaient à l'intérieur...

C: "Allons, je suis bien gardé, patientons."
...

Il se cale dans le siège avec cette soumission orgueilleuse et farouche de ceux qui s'inclinent et qui attendent quand le destin se tourne contre eux.
Dès lors, que pouvait-il faire ?

La voiture contournait Ecublens, traversait la Venoge et passait Echandens, Lonay, Préverenges...

Inimobile, résigné, maître de sa colère et sans amertume; Charles ne songeait plus qu'à découvrir par quel miracle Stéphane Dafflon s'était substitué au chauffeur qu'il avait choisi. Un complice placé là d'avance, il ne l'admettait pas.

Pourtant il fallait bien que Stéphane Dafflon ait été prévenu, et il ne pouvait l'avoir été qu'après le moment il avait menacé Clotilde, puisque personne ne soupçonnait son projet.

Or, depuis ce moment, Clotilde et lui ne s'étaient point quittés. Un souvenir le frappe: la communication téléphonique de la jeune fille, sa conversation avec la couturière. Et tout de suite, il comprend.

Elle avait appelé Stéphane Dafflon à son secours. Mais comment Stéphane Dafflon était alors devenu le chauffeur? Et cette femme alors?

On franchit Morges et on quittait l'autoroute pour Tolochenaz, Lully; mais, à cinq-cents mètres au-delà de cette ville, la voiture ralentit. L'autre voiture qui suivait est arrivée à leur hauteur, et toutes deux s'arrêtent. Il n'y avait personne aux alentours. Stéphane prie Dujardin de changer de voiture, car la leur est trop lente.

Dujardin était d'autant plus pressé qu'il n'avait pas le choix... Les quatre hommes étaient descendus. L'un d'eux s'approche, et comme il avait retiré les lunettes qui le masquaient... Dujardin a reconnu le monsieur du restaurant libanais. Stéphane ordonne que l'on ramène la voiture à Lausanne à son chauffeur avec la somme promise.

Stéfane s'entretient avec Mademoiselle Carlton, puis s'installe au volant et part, Dujardin à ses côtés, et, derrière lui, un de ses hommes. Stéfane n'avait pas exagéré en disant que l'on irait "assez vite".

Dès le début, ç'a été une allure vertigineuse. Les paysages disparaissaient plus vite qu'ils ne paraissaient. Dujardin et Stéfane n'échangeaient pas une parole. Dujardin tentait de chercher leur destination... et voilà qu'ils se trouvent soudain au bord d'un lac. Un homme s'avance avec un veston bleu, une casquette galonnée d'or et les salue...

S: Capitaine ! Avez-vous reçu mon message ?

K: Je l'ai reçu... l'Hirondelle est prête !

S: En ce cas, Monsieur Dujardin...

...

Charles regarde autour de lui, voit un groupe de personnes à la terrasse d'un restaurant, un autre plus près, un instant. Puis comprenant qu'avant toute intervention, il serait happé, embarqué, expédié à fond de cale, il traverse la passerelle et suit Stéfane Dafflon dans la cabine du capitaine.

Stéfane referme la porte et, sans préambule, presque brutalement, il demande à Dujardin ce qu'il sait. Dujardin lui répond qu'il sait tout, mais Stéfane lui demande des détails. Il n'y avait plus dans l'intonation de sa voix cette politesse un peu ironique qu'il affectait à l'égard du Français. C'était l'accent impérieux du maître qui a l'habitude de commander et l'habitude que tout le monde plie devant lui.

Stéfane Dafflon prend un ton d'énerveiment pour lui reposer la question... et comme Dujardin ne s'exprime pas mieux, Stéfane commence à lui raconter ce que lui sait...
Dujardin n'en revenait pas...

Stéfane Dafflon se rapproche encore du Français, et lui pose très doucement la main sur l'épaule...

S: Écoutez, Monsieur, je ne suis pas d'humeur à discuter, et vous n'êtes pas, pour vous, en état de me faire échec.
Donc, finissons-en !

C: Oui, finissons-en...

...

S: Vous allez me donner votre parole d'honneur de ne pas chercher à vous échapper de ce bateau avant d'être dans les eaux françaises...

C: Je vous donne ma parole d'honneur de chercher par tous les moyens à m'échapper...

...

Il avait répondu cela d'une manière indomptable...

S: Mais, sapristi, vous savez pourtant que je n'ai qu'un mot à dire pour vous réduire à l'impuissance. Tous ces hommes m'obéissent aveuglément. Sur un signe de moi, ils vous mettent une chaîne au cou...

C: Les chaînes se brisent...

S: ... Et vous jettent par-dessus bord...

C: Je sais nager...

S: Bien répondu !

...

Stéfane Dafflon s'est mis à rire...

S: Dieu me pardonne, j'étais en colère. Excusez-moi, maître...
et concluons. Admettez-vous que je cherche les mesures
nécessaires à ma sécurité et à celle de mes amis ?

C: Toutes les mesures, mais elles sont inutiles...

...

S: D'accord, cependant, vous ne m'en voudrez pas de
les prendre...

C: C'est votre devoir...

...

Stéfane Dafflon ouvre la porte, appellent le capitaine et
deux matelots. Ceux-ci saisirent le Français, et après
l'avoir fouillé lui ficelèrent les jambes et l'attachèrent
à la couchette...

S: Assez !, en vérité, votre obstination, Monsieur,
et la gravité exceptionnelle des circonstances,
donc, j'ose me permettre...

...

Les matelots se retirent. Stéfane demande à ce que
cet hôte soit veillé jusqu'à son arrivée et demande
au capitaine combien d'heures jusqu'à Paris ?

Le capitaine lui répond qu'avec le temps de changer, il fallait
compter 7 heures à vitesse douce. Stéfane est satisfait.

Il salue Du Jardin de sa traditionnelle manière humoristique.

Quelques minutes plus tard, dans les profondeurs de
L'Hirondelle, le moteur se mit en marche violemment.

Le bateau démarre.

Beaucoup plus tard, le bateau arrivait et s'arrêtait. Charles pensait que Paris était bien proche. Méprise... après un long moment d'inquiétude, on enlevait le yacht du lac pour le poser sur une remorque spéciale. Ainsi, le voyage vers Paris se poursuivrait sur la route. Quoi de plus luxueux comme voyage ?

Il comprenait alors le rire de Stéphane, car, pas besoin de savoir nager après s'être échappé de ce navire, mais encore faut-il pouvoir ! Étendu sur la couchette où il était lié, Charles a dormi presque de tout le voyage. Plusieurs fois, le transport s'est arrêté, et par deux fois, le capitaine a réveillé le voyageur pour le faire manger et boire.

Le lendemain matin, dixième et dernier jour de la guerre engagée par les deux grands rivaux, le journal 24 Heures publiait ce délicieux entrefilet:

« Hier, un décret d'expulsion a été pris par Stéphane Dafflon contre Charles Dujardin, détective français. Signifié à midi, le décret était exécuté le jour même. À une heure du matin, Dujardin a été débarqué à Paris, sur la Seine. »

... à suivre dans le prochain épisode...

